

Machajdíková, Barbora; Martzloff, Vincent

**Le pronom indéfini osque pitpit "quicquid" de Paul Diacre à Jacob Balde:  
morphosyntaxe comparée des paradigmes \*kwi- kwi- du latin et du sabellique**

*Graeco-Latina Brunensia*. 2016, vol. 21, iss. 1, pp. 73-118

ISSN 1803-7402 (print); ISSN 2336-4424 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/GLB2016-1-5>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/135489>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

# Le pronom indéfini osque *pitpit* „*quicquid*” de Paul Diacre à Jacob Balde: morphosyntaxe comparée des paradigmes \**k<sup>w</sup>i-* *k<sup>w</sup>i-* du latin et du sabellique

Barbora Machajdíkóvá – Vincent Martzloff

## The Oscan indefinite pronoun *pitpit* “*quicquid*” from Paul the Deacon to Jakob Balde: Comparative morphosyntax of the paradigms \**k<sup>w</sup>i-* *k<sup>w</sup>i-* of Latin and Sabellian

### Abstract

In spite of its commonplace appearance, the entry *Pitpit Osce quicquid* transmitted by Paul the Deacon (Paulus Diaconus) deserves our full attention in many respects. On the one hand, as regards the reception of the gloss, it has so far remained unnoticed by linguists that the lemma had an unexpected destiny, since the Alsatian Jesuit Jakob Balde introduced the word *pitpit* in his poems *De Eclipsi Solari* and *Poesis Osca sive Drama Georgicum*. On the other hand, as regards the linguistic background of the gloss, the morphological correspondence between *pitpit* and *quidquid* presents some surprisingly complex problems, because the Oscan epigraphical documentation has (or, more precisely, seems to have) two sets of forms, *pis.pis* and *píspíd*. The question then arises as to whether the masculine form of *pitpit* was \**pispis* or rather \**pispit*, a form which is actually attested in a *defixio* of Petelia (in Greek script). In order to reexamine the historical analyses of *pis.pis*, *píspíd* and *pitpit* it will be necessary to reconsider the synchronic paradigm structure and the historical morphology of Latin *quisquis*, *quidquid* and to discuss the comparative evidence (Hittite *kuiš kuiš*, Tocharian *k<sub>u</sub>se ksa*). Armenian *inč’* also will be submitted to close scrutiny. The South-Picene word *pimpíh* (Casteldieri) shows that *píspíd* may be the older form within the Oscan corpus. Contrary to the prevailing opinion, the direct (genetic) comparison between *pis.pis* and Hittite *kuiš kuiš* is highly questionable.

### Key words

Balde; epigraphy; Festus; free choice; indefinite pronouns; Italic; Oscan; Paul the Deacon; Pompeii; quantification; *quis*; *quisquis*; relative clause; Sabellian; South Picene; Tocharian

De nombreux chercheurs, qu'ils soient historiens des institutions romaines, de la religion ou de la société de Rome, qu'ils soient spécialistes des langues en usage dans l'Italie ancienne avant l'expansion du latin, ou qu'ils soient comparatistes des langues indo-européennes, ont souvent eu l'occasion d'apprécier l'importance pour leurs travaux

de la tradition du vaste dictionnaire encyclopédique de Verrius Flaccus, le *De Verborum Significatu*, qui nous est pour l'essentiel connu par l'intermédiaire de ses abrégiateurs, Festus et Paul Diaire (Paulus Diaconus).<sup>1</sup> Les auteurs du présent article<sup>2</sup> espèrent mettre en lumière l'intérêt que présente cette œuvre pour un champ disciplinaire qui l'a insuffisamment exploitée, celui de la morphosyntaxe.<sup>3</sup> Certes, parmi les lemmes sabelliens (ou présentés comme tels) connus par la tradition de Verrius Flaccus, on trouve surtout des substantifs et des adjectifs appartenant à différentes catégories sémantiques, par exemple des désignations de personnes (*famel* „serviteur“ ou *casnar* „vieillard“, et des termes de portée institutionnelle, comme *meddix*), des objets concrets (*ungulus* „anneau, bague“, *ueia* „chariot“), des anthroponymes (*Mamercus*, *Talus*).<sup>4</sup> Mais on sait que des mots qu'on pourrait qualifier de „grammaticaux“ avaient également éveillé la curiosité de Verrius Flaccus.<sup>5</sup> Parmi eux, plusieurs termes se rapportent à la quantification au sens large. On trouve non seulement le numéral *pitpita*<sup>6</sup> „quatre“, mais aussi d'authentiques quantifieurs, comme *sollum*<sup>7</sup> exprimant la totalité. Le quantifieur qui retiendra notre attention est l'indéfini osque *pitpit*, connu par la glose *Pitpit Osce quicquid* transmise par Paul Diaire<sup>8</sup> (Paul. *Fest.* 235, 15 L), qui se laisse paraphraser comme „*pitpit* en osque signifie *quicquid*.“

L'examen d'une telle glose soulève des questions de divers ordres. Il convient naturellement de s'interroger sur les *sources* de Verrius Flaccus. Dans le cas particulier de cette entrée, il faudra également se pencher sur la *réception* de la glose, car il a échappé à l'ensemble des commentateurs, semble-t-il, que le mot *pitpit* a fait l'objet d'une exploitation littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Jacob Balde (1604–1668). Mais *pitpit* invite à un questionnement proprement linguistique. À première vue, la glose *pitpit osce quicquid* pourrait paraître singulièrement banale, puisque *pitpit* est, ou semble être, l'exact correspondant du *quicquid* ou *quidquid* latin dans la langue osque, non seulement du point de vue sémantique, mais aussi du point de vue phonétique, puisqu'une labiovélaire sourde indo-européenne /k<sup>w</sup>/ est régulièrement reflétée dans les langues sabelliens (et donc en osque) par une occlusive labiale /p/, tandis qu'elle se maintient sous la forme

- 1 Sur le *De Verborum Significatu* de Verrius Flaccus et sur ses abrégiateurs, Festus et Paul Diaire, on consultera Lhommé (2001), ainsi que Lhommé (2011). Voir encore les études de Grandazzi (1991; 1993). Le texte est cité d'après l'édition de Lindsay (1913). Sur les gloses étrusques de Festus et de Paul Diaire, on se reportera à la synthèse de Machajdíkóvá (2012), avec bibliographie antérieure. Pour le témoignage de Paul sur le *uer sacrum* (Paul. *Fest.* 519–520 L), voir Machajdíkóvá (2014a). Sur les langues italiennes dans la tradition grammaticale latine en général, voir Biville (2013).
- 2 Les deux auteurs expriment leur gratitude à J.-P. Brachet et à H. Eichner pour de précieuses indications.
- 3 Festus est mis à contribution à propos de *cunctus* par Iovino (2012: p. 228), avec bibliographie.
- 4 Parmi les noms d'animaux, l'un présente une monophthongaison qui pourrait être dialectale. Il s'agit du mot *orata* „doradé“. Mais, bien sûr, cela ne suffit pas en soi à considérer qu'il s'agit d'un mot sabellien. Sur ce mot, voir Machajdíkóvá (2014c: p. 38).
- 5 En ce qui concerne la langue latine, nous citerons par exemple *Callim antiqui dicebant pro clam, ut nis pro nobis, sam pro suam, im pro eum* (Paul. *Fest.* 41, 6–7 L).
- 6 Sur *pitpita*, voir Machajdíkóvá (2014d).
- 7 Sur le quantifieur *sollum* et sur les formes qui lui sont associées, auxquelles il faut ajouter la forme  $\sigma\lambda\lambda\omicron\mu$  de Petelia publiée par Lazzarini (2004), voir Machajdíkóvá (2013) et Martzloff (2014a: pp. 220–223), avec bibliographie antérieure.
- 8 La glose a souvent été citée par les philologues. Voir Ernout (1909: p. 35) et Biville (2013: p. 31).

d'une labiovélaire /k<sup>w</sup>/ (notée par le digramme *qu*) en latin. Pourtant, comme nous allons le voir, malgré l'équivalence affirmée de *pitpit* avec *quicquid*, il existe une importante dissymétrie entre l'indéfini osque et l'indéfini latin. Assurément, sur le plan descriptif, *pitpit* semble être une forme à redoublement. Néanmoins, la question que nous aurons à examiner est la suivante: s'agit-il d'un authentique redoublement (comme dans le *quidquid* latin), ou bien les deux éléments ont-ils un statut différent, le premier *pit* étant un élément *fléchi*, le second étant une particule *invariable*, résultant d'un figement de l'accusatif neutre singulier? Si c'était le cas, la forme extérieure du redoublement dans *pitpit* serait trompeuse, et l'équivalence avec le latin *quidquid* serait partielle. Afin de nous prononcer sur ce point, il nous faudra non seulement étudier les données de l'épigraphie sabellique, mais aussi les replacer dans un contexte plus vaste, en les confrontant aux données latines elles-mêmes et à la documentation livrée par d'autres langues indo-européennes. Notre réflexion prendra pour point de départ les faits latins, qui sont les mieux décrits. Cet examen débouchera sur des conclusions nouvelles. En particulier, nous verrons que beaucoup de comparatistes ont accordé une place excessive à la forme osque *pis.pis* (Pompéi), qui a été comparée de façon hâtive à la fois avec le *pitpit* osque, avec le *quisquis* latin, et avec le *kuiš kuiš* du hittite.

## La glose et l'histoire de la tradition

Dans une glose de Paul Diacre (Paul. *Fest.* 235, 15 L), la forme *pitpit* est présentée comme un pronom indéfini de la langue osque: *Pitpit Osce quicquid*.<sup>9</sup> Il existe une *uaria lectio* qui est de forme *pippit*.<sup>10</sup> D'un point de vue strictement descriptif, le mot glosé contient deux fois un élément écrit *pit*, qui semble pouvoir être comparé à un mot osque réellement attesté sous les formes *pid* ou *pid*.<sup>11</sup> Verrius Flaccus ou sa source immédiate n'ont donc probablement pas inventé de toute pièce cette forme *pitpit*, qui doit correspondre, d'une façon ou d'une autre, à une donnée linguistique réelle de l'osque. La glose apporte ainsi vraisemblablement une authentique information dialectale. Cela n'implique pas toutefois, en dépit des apparences, que la structure de *pitpit* soit exactement identique à celle de *quidquid*. Nous verrons que les deux formes pourraient présenter une différence grammaticale importante.

Cette glose de Paul Diacre, en apparence insignifiante, a eu une destinée inattendue. Elle a en effet été exploitée par le poète Jacob Balde dans son ouvrage *De Eclipsi Solari*<sup>12</sup> (1662), à l'intérieur d'un passage que le poète prétend avoir rédigé en langue osque. Il s'agit en réalité d'un texte où sont introduits pour l'essentiel des mots *latins* rares ou archaïques, que Balde a rencontrés dans des glossaires ou des œuvres latines qui citaient

9 Outre l'édition de Lindsay, on consultera Conway (1897: p. 219) et Vetter (1953: p. 372).

10 Voir l'édition de Lindsay (1913: p. 235).

11 Références dans Untermann (2000: p. 558).

12 *De Eclipsi Solari Anno M.DC.LIV. Die XII. Augusti, In Europa, A pluribus spectata Tubo Optico: Nunc iterum à Jacobo Balde è Societate Jesu Tubo Satyrico perlustrata. Libri Duo.*

des mots désuets. Le seul mot réellement osque est précisément *pitpit*. Nous nous limitons à reproduire ici le passage pertinent<sup>13</sup> (*De Eclipsi Solari*, 2, 5, 55):

*Si sancti Crucii aestimia est: nisi fucile, pitpit*  
*Sardarunt uates, qui contemplare futura*  
*Institerunt; [...]*

La compréhension de l'ensemble du passage est facilitée par un glossaire qui est fourni en appendice dans l'ouvrage de Balde (1662: pp. 229–230), où sont donnés les termes rares glosés de la façon dont ils étaient compris à cette époque: *Crucii: Crucis; Aestimia: Aestimatio; Fucile: Futile; Pitpit: Quidquid; Sardarunt: Cognoverunt, intellexerunt*. Précisons que le verbe *sardāre* a dû être puisé chez Paul Diacre: *Sardare intellegere. Naevius (Bell. Pun. 71): „Quod bruti nec satis sardare queunt“* (Paul. *Fest.* 429, 8–9 L). Un passage homologue existe sous forme fragmentaire chez Festus.<sup>14</sup> Faller (2005: p. 279) propose la traduction allemande suivante: „Wenn das heilige Kreuz Wertschätzung besitzt; wenn es nicht nutzlos ist, was auch immer die Seher sahen, die nicht davon abließen, Zukünftiges zu betrachten: [...]“. Balde explique lui-même qu'il connaissait Festus.<sup>15</sup>

Jacob Balde, qui était manifestement friand de curiosités linguistiques, a employé *pitpit* dans une autre de ses œuvres, précisément intitulée *Poesis Osca sive Drama Georgicum* (Munich, 1647).<sup>16</sup> Citons les passages suivants, que nous accompagnons des gloses figurant dans le livre lui-même, avec les numéros de pages: *est mactabile, pitpit strenuat aduersum* (30), c'est-à-dire *mactationi destinatur, quidquid strenue se aduersum opponit* (31); *Et pitpit furiarum, algusque, aestique [...]* (32), c'est-à-dire *Et quidquid furoris, frigoris, aestus [...]* (33); *Pitpit rumiferas strepiti, clarare memento* (44), c'est-à-dire *quidquid rumoris fers strepens, declarare memento* (45). Il faut ajouter une occurrence de *pitpit*, dans un contexte délibérément fragmentaire (68), sur l'*auguralis saxi latus dexterum*, une inscription en pseudo-osque sortie tout droit de l'imagination de Balde, qui aurait été trouvée *prope Hipp-osco-crenen*, et l'auteur précise: *Iacebat ad caput Fontis in opaca Silua, miris characteribus & figuris insignitum* (61). Bien sûr, ce que Jacob Balde entendait par *osque* est très différent de ce que les philologues d'aujourd'hui comprennent par ce mot. Comme le souligne à juste titre Leonhardt (1987: p. 477), l'osque tel que le concevait Balde était plutôt une sorte de latin archaïque, qui n'a toutefois naturellement jamais existé sous cette forme. Il est en tout cas remarquable que la glose transmise par Paul Diacre ait pu être incorporée à un jeu littéraire néo-latin, qui visait explicitement à ressusciter une langue mal connue alors, l'osque, et dans lequel Balde faisait montre aussi bien de son inventivité<sup>17</sup> que de son érudition coutumière.

13 Voir Balde (1662: p. 205). Mais nous citons le texte d'après Faller (2005: p. 278).

14 *Fest.* 428, 33–36 L. Sur ce passage de Naevius, voir Barchiesi (1962: pp. 507, 540–541), qui en donne une édition accompagnée d'un commentaire, et encore Mercado (2012: p. 383). Warmington (1936: p. 73) traduit „because brutish men neither have power enough to understand“.

15 Voir la citation donnée par Faller (2005: p. 279).

16 On trouvera une présentation de cet ouvrage chez Leonhardt (1987).

17 L'auteur puisait à la source *Hipp-osco-crene*, comme il la nommait. Voir Leonhardt (1987: p. 476) et Faller

## Analyse morphosyntaxique et sémantique de l'indéfini latin *quisquis*

Dans la mesure où *pitpit* était présenté par Verrius Flaccus (dont Paul Diacre se fait l'écho par l'intermédiaire de Festus) comme le correspondant de *quicquid* (*quidquid*), il paraît indispensable de procéder à une présentation concise de l'indéfini latin *quisquis*, sous ses aspects morphologiques, syntaxiques, logico-fonctionnels et sémantiques.<sup>18</sup> Une description synchronique succincte des données latines concernant *quisquis* est un préalable nécessaire à la présentation des données comparatives à la lumière desquelles il sera possible de comprendre *pitpit* et son paradigme sabellique.

Sur le plan morphologique, *quisquis* apparaît comme une authentique forme à redoublement.<sup>19</sup> Les deux éléments *quis* sont susceptibles d'être déclinés simultanément, et ils apparaissent au même cas, au même nombre, et au même genre.<sup>20</sup> On constate parfois des accidents phonétiques à la jointure: on a *quicquid*, en regard de *quidquid*. La typologie enseigne que le redoublement de pronoms interrogatifs ou de pronoms relatifs peut être une source d'indéfinis ou de pronoms relatifs libres non-spécifiques.<sup>21</sup> Un élément qui appartenait à l'origine au paradigme de *quisquis* apparaît sous forme figée dans l'adverbe *quōquōversum* „de tous les côtés“ et dans *quāquā* „par quelque endroit que“. Mais toutes les formes du paradigme de *quisquis* ne sont pas également usitées.<sup>22</sup> Les éléments constitutifs de *quisquis* se rattachent à l'élément indo-européen *\*k<sup>w</sup>is*.<sup>23</sup> En latin, le thème pronominal *\*k<sup>w</sup>i-* est associé au thème pronominal *\*k<sup>w</sup>o-* en un seul paradigme. Soulignons que *quis* (en emploi autonome) apparaît dans la langue latine avec différentes valeurs sémantiques et syntaxiques. L'élément *quis* peut fonctionner non seulement comme interrogatif et comme indéfini<sup>24</sup> (ces deux emplois étant abondamment documentés), mais aussi plus rarement comme relatif. L'emploi de *quis* en fonction de relatif a été mis en lumière notamment par Félix Gaffiot, dans un article qui

(2005: p. 280).

- 18 Sur les indéfinis en général, voir Haspelmath (1997); Dobrovie-Sorin & Beyssade (2004). Sur les indéfinis du latin, voir maintenant Bertocchi & Maraldi (2008); Bertocchi & Maraldi & Orlandini (2010); le chapitre XVII de Suárez Martínez (2012); Mellet (1994).
- 19 Pour les formations pronominales à redoublement de l'indo-européen, en particulier les démonstratifs, voir de Vaan (2015).
- 20 Précisons qu'un débat existe parfois sur l'établissement du texte pour telle ou telle forme. Ainsi, faut-il admettre *quemquem nacta sis* (Ter. *Hec.* 65), ou plutôt *quemque nacta sis*? Faut-il lire *ut quisque* ou *ut quisquis* en Plaut. *Truc.* 225? Voir Bortolussi (2015: p. 116).
- 21 Voir Haspelmath (1997: p. 181).
- 22 Voir la présentation des formes usuelles et plus rares chez Wölfflin (1882: pp. 447–449).
- 23 Sur le thème *\*k<sup>w</sup>i-* de l'indo-européen, voir Hettrich (1988: pp. 479–480, 501) et Calboli (2010: pp. 158–159, 162–163).
- 24 Nous ne reprendrons pas ici la bibliographie immense sur le *quis* indéfini. On trouvera des remarques éclairantes chez Bortolussi (2010) et dans la monographie de Bortolussi (2015). Le *quis* indéfini est enclitique et plusieurs peuvent s'enchaîner: *Si cui quid autem aut relictum aut remissum sit [...]* (Cic. *Verr.* 3, 103) „que si, cependant, il a été laissé, abandonné quelque chose à quelque [cultivateur] [...]“. Texte et traduction d'après De la Ville de Mirmont & Martha (1925: p. 58).

mérite d'être consulté.<sup>25</sup> En guise d'illustration, citons *dominus uino quid uolet faciet* (Cato Agr. 145, 1), *nimis homo nihilist, quis piger est*<sup>26</sup> (Plaut. Rud. 920), *face quid tibi lubet* (Plaut. Pers. 398). Il est intéressant d'observer que dans les langues sabelliques, le pronom *pis* (< \**k<sup>w</sup>is*) est parfois attesté en fonction de relatif. Un exemple souvent commenté est livré par la forme *pidaitúpas* de l'inscription sud-picénienne ST Sp TE 5 (Penna S. Andrea), où on observe une universion graphique du relatif *pid* (atone ou faiblement accentué) et de la forme verbale *aitúpas*.<sup>27</sup> Rappelons enfin que la langue latine possède plusieurs formes archaïques, notamment le nominatif pluriel *quēs*, qui se laisse comparer à l'aves-tique récent *caiiō*.<sup>28</sup> Signalons que les formes du paradigme peuvent présenter des variations d'orthographe et de prononciation: *cuscus* (CIL IV 3199), *qusquis* (CIL IV 3074), *quiscus* (CIL IV 8745). On trouve encore *quitquit* avec *t* (CIL I<sup>2</sup> 594, Tab. IV, 2, 18). En ce qui concerne les procédés de dérivation et de composition qui font intervenir *quidquid*, nous citerons la forme artificielle *quicquidcadiæ* qui sert, chez Festus, à expliquer le substantif *quisquiliæ*<sup>29</sup> („déchet, rebut“), auquel l'unirait un double lien sémantique et paronymique: *Quisquiliæ dici putantur, quicquid ex arboribus minutis surculorum foliorumue cadit: uelut quicquidcadiæ* (Fest. 306, 12–14 L).

Sur le plan syntaxique, on peut distinguer deux grands types d'emplois de *quisquis*, selon qu'il sert à introduire, ou non, une structure propositionnelle.<sup>30</sup> Commençons, en premier lieu, par *quisquis* utilisé comme élément introducteur d'une proposition à part entière. Dans ce cas, on peut faire contraster deux usages syntaxiques de *quisquis*. Selon un premier usage syntaxique, *quisquis* introduit une proposition relative libre non-spécifique.<sup>31</sup> La proposition introduite par *quisquis* occupe alors un *créneau fonction-*

25 Gaffiot (1930–1932: p. 163).

26 Mais Ernout (1957: p. 168) a le texte *nimis homo nihilist, quist piger*.

27 Ce mot complexe contient l'une des formes verbales sabelliques les plus commentées de ces dernières années: Eichner (1993: p. 56); Urbanová & Blažek (2008: p. 144); Martzloff (2009: p. 361); Martzloff (2011a: p. 221); Vine (2012: p. 16). Plusieurs des publications citées traitent des aspects syntaxiques. On peut également mentionner le *pim* de *pimoflorim* (ST Sp CH 1a), qui apparaît dans un contexte qui n'est pas entièrement élucidé. Voir Martzloff (2012a), avec bibliographie.

28 Hoffmann & Forssman (2004: p. 163); Dunkel (2014: p. 458). À ce paradigme se rattachent encore le latin *qui* „ablatif-instrumental“, le subordonnant latin *quia*, et le génitif pluriel latin *quium*. Sur l'ensemble, voir Debrunner & Wackernagel (1930: p. 560). Sur ce *qui*, il convient de se reporter à Meillet (1934: p. 443) et à Hackstein (2004a: p. 175), qui propose de comparer d'une part le latin *qui* au polonais *czy* (ajoutons le slovaque *či*), et d'autre part le latin *at* (pol) *qui* et le latin *atqui* à la particule interrogative *ašši* du tokharien A (qu'on trouve employée comme „a question particle in polar yes/no-questions“), en reconstruisant \**h<sub>2</sub>et+k<sup>w</sup>ih<sub>2</sub>*. Voir aussi Hackstein (2004b: p. 263) et Dunkel (2014: p. 464). Pour les formes slaves, on consultera également Havránek (1980: pp. 125–127).

29 Ernout & Meillet (2001: p. 560).

30 Nous laissons provisoirement de côté les cas où *quisquis* est employé pour *quisque*.

31 Pour illustrer l'opposition notionnelle entre *spécifique* et *non-spécifique* appliquée aux indéfinis, nous empruntons à Martin (2005: p. 151) l'exemple *Pierre cherche un lapin*. Cette phrase est susceptible de deux lectures distinctes. Si Pierre recherche un lapin bien précis, on parlera de *lecture spécifique*. En revanche, si Pierre se contente de n'importe quel lapin, on parlera de *lecture non-spécifique*. Voir encore Hettrich (1988: p. 511) et Lehmann (1984: pp. 260, 286–289). Sur *quisquis* employé comme relatif indéfini, on consultera Touratier (1994: p. 629).

*nel*<sup>32</sup> (*functional slot*) précis à l'intérieur de la proposition matrice. Ainsi, dans la phrase *rescribes igitur quicquid uoles, dummodo aliquid*<sup>33</sup> (Cic. *Att.* 13, 7, 1), la proposition relative *quicquid uoles* est l'objet du verbe *rescribes*. Pareillement, dans la réplique plautinienne *Quisquis homo huc profecto uenerit, pugnos edet*<sup>34</sup> (Plaut. *Amph.* 309), la proposition qui s'étend de *quisquis* à *uenerit* est le sujet grammatical du verbe *edet*. Selon un second usage syntaxique, la proposition introduite par *quisquis*, quand elle n'occupe aucun créneau fonctionnel dans la proposition à laquelle elle se rattache, présente des similitudes avec les propositions concessives-conditionnelles (du type anglais *whatever you are selling, I'll buy it*), voire *est* une proposition concessive-conditionnelle.<sup>35</sup> Dans le passage de l'*Énéide* où Laocoon met en garde ses compatriotes troyens contre les différents risques possibles que comporterait l'admission du cheval de bois dans la ville, la proposition *quidquid id est* que Virgile met dans la bouche de son personnage pour faire référence aux dangers en question n'occupe pas de créneau fonctionnel dans l'ensemble de la phrase, et s'analyse donc comme une proposition concessive-conditionnelle universelle.<sup>36</sup> Rappelons ce vers fameux: *Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentis*<sup>37</sup> (Verg. *Aen.* 2, 49). *Quisquis* peut alors se construire avec l'indicatif ou le subjonctif.<sup>38</sup>

En second lieu, la langue latine connaît des emplois où *quisquis* n'a pas pour rôle d'introduire une structure propositionnelle.<sup>39</sup> Parfois l'indéfini possède une valeur substantivale: *ego istos noui polypos qui ubi quicquid tetigerunt tenent*<sup>40</sup> (Plaut. *Aul.* 198), *ubi enim quicquid esset quod disci posset*<sup>41</sup> (Cic. *Tusc.* 4, 44), *quocumque in loco quisquis est*<sup>42</sup> (Cic. *Fam.* 6, 1, 1). Parfois, plus rarement, il possède une valeur adjectivale et accompagne un substantif: *quoquo modo*<sup>43</sup> (Cic. *Verr.* 5, 38).

32 Sur la notion de *functional slot*, que nous adaptons ainsi, voir Haspelmath & König (1998: p. 577).

33 „Réponds-moi donc ce que tu voudras, pourvu que tu me répondes quelque chose.“ Texte et traduction d'après Beaujeu (1983: p. 156), lettre DCLXII.

34 Guittard (1998: p. 83) traduit: „Quiconque viendra ici, je lui ferai avaler mes poings.“

35 Telle est l'analyse de Bertocchi & Maraldi (2015: p. 176).

36 Il s'agit d'une proposition du type de celle qui apparaît dans la phrase *No matter how much (/However much) financial support we get, we will go ahead with our project*, qui peut être reformulée comme *Whether we get a lot of financial support or none at all, we will go ahead with our project*. Cet exemple est emprunté à Haspelmath & König (1998: pp. 563–565). Ces auteurs écrivent: „universal concessive conditionals involve some kind of universal quantification over a variable in the protasis, whose sortal restriction is indicated by an expression also used as an interrogative or relative pronoun (*who-ever, what-ever, where-ever, when-ever*, etc.) in a wide variety of languages.“ Citation de Haspelmath & König (1998: p. 566). On se reportera également aux réflexions de Bonnard (2001: pp. 157–159).

37 Rat (1965: p. 54) traduit „Quoi que ce soit, je crains les Danaens, même lorsqu'ils apportent des présents.“

38 On consultera Ernout & Thomas (1953: p. 401).

39 Ce type d'emploi a été mis en lumière par Gaffiot (1930–1932: p. 165) dans un article malheureusement trop méconnu (y compris chez les latinistes francophones).

40 Texte cité d'après Ernout (1989: p. 160), qui traduit „Je connais ces pieuvres-là: une fois qu'elles ont touché quelque chose, elles ne le lâchent plus.“

41 Fohlen & Humbert (1931: p. 76) traduisent: „en quelque lieu qu'il y eût quoi que ce soit à apprendre“.

42 Beaujeu (1980: p. 240) traduit „où que se trouve un individu“ (lettre DLXXI).

43 Le contexte est: *Tu cum esses praetor renuntiatu quoquo modo (mitto enim et praetereo quid tum sit actum) [...]* „Et toi, quand tu as été proclamé préteur – par quels moyens je ne veux pas le rechercher (je passe, je

Terminons ce survol des emplois syntaxiques de *quisquis* en rappelant que *quisquis* est quelquefois employé avec la valeur de *quisque*.<sup>44</sup> Une illustration en est fournie par le passage suivant de Caton (Cato Agr. 48, 1): *Pomarium seminarium ad eundem modum atque oleagineum facito; suum quidquid genus tearum serito*.<sup>45</sup> Un exemple remarquable est l'occurrence adjectivale à l'ablatif pluriel chez Tite-Live (Liv. 41, 8, 10): *Nam et ne stirpem domi relinquerent, liberos suos quibusquibus Romanis in eam condicionem, ut manu mitterentur, mancipio dabant, libertinique ciues essent*.<sup>46</sup>

Sur un plan logico-fonctionnel, *quisquis* peut revêtir plusieurs rôles différents. Parfois, comme nous l'avons vu, *quisquis* prend la valeur d'un indéfini de libre choix, proche de celle de *quisque*. On peut citer, une fois encore, le passage plautinien *polypos qui ubi quicquid tetigerunt tenent* (Plaut. Aul. 198).<sup>47</sup> Parfois, *quisquis*, employé comme relatif, permet de construire un ensemble dont chaque élément est censé satisfaire la prédication exprimée dans la proposition matrice. Un extrait du *Poenulus* (Plaut. Poen. 484–487), dans lequel le soldat fanfaron *Antamo(e)nides* se vante d'avoir massacré en un jour, avec l'assistance de ses troupes (*legioni*, 477), une soixantaine d'hommes volants (*sexaginta milia hominum uno die / uolaticorum*, 472–473), fournit un exemple révélateur, et d'ailleurs souvent commenté:<sup>48</sup>

*Quid multa uerba? Quemquem uisco offenderant,*

*tam crebri ad terram accidebant quam pira.*

*Ut quisque acciderat, eum necabam ilico*

*per cerebrum pinna sua sibi quasi turturem.*

„Bref, tous ceux qu'ils atteignaient avec la glu tombaient à terre, dru comme des poires. Aussitôt tombés, je les tuais en leur enfonçant une de leurs plumes dans la cervelle, comme aux tourterelles.“<sup>49</sup>

L'extrait du *Poenulus* a l'intérêt de présenter côte à côte *quisque* et une forme du paradigme de *quisquis* (*quemquem*). Dans un premier temps, un ensemble d'individus concernés par le procès qu'exprime le verbe *accidebant* est établi par la relative introduite par *quemquem*, tandis que la référence de *quisque* se construit à son tour en se fondant sur

laisse de côté ce qui s'est fait alors“. Traduction d'après Bornecque & Rabaud (1929: p. 22).

44 Lindsay (1907: p. 50); Hahn (1933: pp. 32–34); Ernout & Thomas (1953: p. 199); John (1954); Calboli (1959); Bertocchi & Maraldi & Orlandini (2010: pp. 111–114); Bortolussi (2015: p. 116). Voir aussi la note de Sonny (1900). C'est surtout le neutre *quidquid* qui est concerné.

45 Goujard (1975: p. 49) traduit: „Faites la pépinière d'arbres fruitiers de la même façon que celle d'oliviers; plantez à part les boutures de chaque espèce.“

46 Pour reprendre la formulation de Cels-Saint-Hilaire (1985: p. 374): „En effet [...], pour ne pas laisser chez eux de descendance, [ils] mettaient leurs enfants dans le *mancipium* de n'importe quel Romain, à la condition que celui-ci procédât à leur *manumissio*, et qu'ils devinssent *libertini ciues*.“ Jal (1971: p. 12) traduit *quibusquibus Romanis* par „à n'importe quel Romain“. Voir encore Ernout & Thomas (1953: p. 196).

47 D'après Bortolussi (2015: p. 116), cet extrait livre un cas où *quisquis* présente „la même signification“ que *quisque* fonctionnant comme indéfini de libre choix.

48 Le passage a été étudié par Lindsay (1907: p. 50) et par Bortolussi (2015: pp. 117–118).

49 Traduction d'Ernout (1970: pp. 197–198).

l'ensemble ainsi dessiné, de sorte que chaque élément désigné par *quisque* est censé satisfaire la prédication dont le noyau verbal est *necabam*. Par un double paradoxe qui n'est qu'apparent, le pronom „indéfini“ *quemquem* sert donc à „définir“ un ensemble d'individus, et la pluralité que présuppose *quemquem* (bien qu'il s'agisse formellement d'un singulier) entraîne ici un accord grammatical au pluriel (*accidebant*), non au singulier.

Sur le plan sémantique, le *quisquis* du latin plautinien fait référence à un individu unique dont l'identité précise ou les qualités propres sont jugées sans importance (*irrelevance*).<sup>50</sup> C'est le cas du vers suivant tiré d'*Amphitryon* (Plaut. *Amph.* 1041):

*numquam edepol me inultus istic ludificabit, quisquis est.*

„Mais, par Pollux, celui-là, quel qu'il soit, ne se jouera pas de moi impunément“<sup>51</sup>

D'après Bertocchi & Maraldi (2015: p. 178), *quicumque* diffère de *quisquis* par le fait que *quicumque* possède une valeur généralisante et distributive, comme l'illustre l'échange entre les personnages *Paegnum* et *Sophoclidisca* dans le *Persan* (Plaut. *Persa* 210):

*Quid male facio aut cui male dico? – Quoi pol cumque occasio est.*

„Quel mal fais-je? à qui dis-je du mal? À tous ceux, parbleu, qui t'en fournissent l'occasion.“<sup>52</sup>

Maraldi (2002: pp. 248–249) observe que dans le *De Rerum Natura* Lucrèce emploie volontiers l'expression *quicquid id est* après une énumération d'alternatives possibles. Ainsi, *quicquid id est* se rencontre après une évocation, sous forme de liste, des origines concevables des incendies de forêts, où différentes possibilités sont introduites par *seu [...]*, *siue quod [...]*, *siue quod [...]*, *siue [...]* (Lucr. 5, 1244–1252). Pareillement, le poète-philosophe, conseillant de rejeter le „nom d'harmonie“ (*harmoniai nomen*), mentionne deux origines possibles de cette appellation, la seconde étant introduite par *siue* (Lucr. 3, 133).<sup>53</sup> À propos du passage du livre 5 portant sur les incendies, la chercheuse constate également que Lucrèce utilise côte à côte *quicquid* et une relative introduite par une forme du paradigme de *quicumque* (Lucr. 5, 1252–1254):

*Quicquid id est, quacumque e causa flammeus ardor*

*horribili sonitu silvas exederat altis*

*ab radicibus, et terram percoxerat igni, [...]*

50 Telles sont les vues de Bertocchi & Maraldi (2015: p. 175), d'après lesquelles les occurrences plautiniennes de *quisquis* „share reference to a single individual whose identity or individual qualities are irrelevant“.

51 Traduction de Guittard (1998: p. 173).

52 Texte et traduction d'après Ernout (1970: p. 115).

53 Voici le passage de Lucrèce (Lucr. 3, pp. 131–135): *redde harmoniai / nomen, ad organicos alto delatum Helicone, / siue aliunde ipsi porro traxere et in illam / transtulerunt, proprio quae tum res nomine egebat; quidquid id est, habeant: tu cetera percipe dicta* „rejette le nom d'harmonie, descendu des hauteurs de l'Hélicon pour servir aux musiciens, à moins qu'eux-mêmes ne l'aient tiré d'ailleurs pour l'appliquer à cette réalité qui alors n'avait pas de dénomination propre; quoi qu'il en soit, qu'ils le gardent: pour toi, écoute le reste de mon enseignement“. Texte et traduction d'après Guittard (2000: pp. 196–197).

„Quoi qu’il en soit, quelle que soit l’origine de ces flammes ardentes, quand, dans un fracas terrifiant, elles avaient dévoré les forêts jusqu’au plus profond des racines et quand le feu avait soumis le sol à une chaleur intense, [...]“<sup>54</sup>

M. Maraldi estime que l’extrait que nous venons de citer met en lumière un contraste sémantique pertinent entre *quicquid* et *quacumque*, et elle formule l’hypothèse suivante: tandis que *quicquid id est* fait ici référence aux différentes origines des incendies qui ont été explicitement mentionnées par le poète, la séquence *quacumque e causa* ferait référence à toutes les causes imaginables, non seulement celles qui ont été mentionnées dans la portion de texte qui précède immédiatement, mais encore toutes celles qui pourraient venir à l’esprit. Une analyse comparable serait possible pour le *quidquid id est* proféré par Laocoon, puisque ce personnage procède à une énumération des différents subterfuges (chacun étant introduit par *aut*) que les Grecs pourraient mettre en œuvre à l’aide du cheval de bois.<sup>55</sup> Le problème particulier que pose toutefois le passage de Virgile est que le dernier membre de l’énumération présuppose en lui-même une pluralité ouverte (*aut aliquis latet error*, Verg. *Aen.* 2, 48).

On constate une modification des usages de *quisquis* entre le latin plautinien et le latin classique. On rencontre chez Cicéron des emplois où *quisquis* possède une valeur de généralité qui est celle de *quicumque*, et qui contraste avec les emplois plautiniens évoqués plus haut, où *quisquis* faisait référence à un individu précis (mais dont l’identité n’est pas pertinente). Ainsi, dans les *Académiques*, Cicéron a pu rédiger la phrase suivante (Cic. *Ac.* 2, 19): *non enim is sum qui quidquid uidetur tale dicam esse quale uidetur*.<sup>56</sup>

## Analyse comparative de l’indéfini latin *quisquis*, *quidquid* (en dehors des données sabelliennes)

En dehors du latin *quisquis*, *quidquid*, et abstraction faite des données osques et paléo-sabelliennes, la locution indéfinie à redoublement *\*k<sup>w</sup>i- k<sup>w</sup>i-* est attestée (directement ou non) dans plusieurs langues indo-européennes. Nous présenterons brièvement les données anatoliennes et tokhariennes, puis nous discuterons également le matériel linguistique que pourraient fournir l’iranien (en particulier le vieux perse), l’arménien et le grec, mais leur pertinence semble être toutefois plus limitée. L’analyse des formes, par-

54 La traduction est empruntée à Guittard (2000: p. 420).

55 Rappelons le texte (Verg. *Aen.* 2, 45–49): *Aut hoc inclusi ligno occultantur Achivi, / aut haec in nostros fabricata est machina muros / inspectura domos uenturaque desuper urbi, / aut aliquis latet error; equo ne credite, Teucri. / Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentis.* „Ou des Achéens se sont enfermés et cachés dans ce bois, ou c’est une machine fabriquée contre nos murs pour observer nos maisons et pour être poussée d’en haut sur notre ville, ou elle recèle quelque autre piège. Ne vous fiez pas à ce cheval, Troyens. Quoi qu’il en soit, je crains les Grecs, même dans leurs offrandes aux dieux!“ (texte et traduction de Goelzer & Bellessort 1925: pp. 38–39).

56 Kany-Turpin (2010: p. 141) traduit: „car je ne suis pas homme à dire que tout objet vu est tel qu’il paraît“. Bertocchi & Maraldi (2015: p. 181) proposent: „for I am not one to assert that any object seen is really such as it appears to be“.

fois complexe (notamment pour le tokharien et l'arménien), appelle un commentaire détaillé, afin de mieux cerner les points communs et surtout les différences structurelles qui existent entre les formations attestées dans les différentes langues.

L'indéfini latin *quisquis* a été comparé à l'indéfini hittite *kuiš kuiš* par beaucoup de chercheurs, et cela aussi bien dans des publications de hittitologues ou de comparatistes<sup>57</sup> que dans des travaux consacrés plus strictement à la syntaxe latine.<sup>58</sup> La parenté de *quisquis* avec *kuiš kuiš* a également retenu l'attention des typologues.<sup>59</sup> La forme *kuiš kuiš* n'est qu'un indéfini parmi d'autres dans le système du hittite.<sup>60</sup> En guise d'illustration, nous citerons *kuit kuit harakzi t-at šarnikzi* „whatever is lost, that he compensates“. <sup>61</sup> Il existe également des relatifs indéfinis à redoublement en palaïte, en louvite cunéiforme<sup>62</sup> et en louvite hiéroglyphique (REL-*sa* REL-*sa*).<sup>63</sup> La correspondance entre le hittite *kuiš kuiš* (et les autres formes anatoliennes) d'un côté et le latin *quisquis* d'un autre côté a été décrite comme un héritage du proto-indo-européen par les uns (lien génétique), tandis que d'autres n'excluent pas des innovations parallèles et indépendantes.<sup>64</sup>

La locution indéfinie à redoublement *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is* a laissé des traces en tokharien également. Afin de ne pas surcharger la présentation des faits et leur analyse, nous nous limiterons délibérément aux formes du tokharien B.<sup>65</sup> Le paradigme de l'indéfini (qui n'est pas une forme à redoublement) se réduit à trois cas grammaticaux, et ne présente pas d'oppositions en genre ou en nombre: nominatif *ksa*, oblique (c'est-à-dire accusatif) *kca*, génitif *ketara* ou *ketra*. Cet indéfini suit le substantif qu'il accompagne: *käryorttau ksa*<sup>66</sup> „un quelconque marchand, un certain marchand“. Un fait linguistique décisif pour notre étude est que l'indéfini tokharien peut se trouver associé au pronom interrogatif-relatif, d'où une séquence *k<sub>u</sub>se ksa*. Afin de comprendre le lien qui existe entre l'indéfini (non redoublé) *ksa* du tokharien B et l'indéfini (redoublé) *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is* qui est reflété dans différentes langues indo-européennes (latin *quisquis*, hittite *kuiš kuiš*), il convient d'élucider au préalable la forme *k<sub>u</sub>se* du pronom interrogatif-relatif du

57 Oettinger (1983: p. 186). Sur *kuiš kuiš* lui-même, voir Hoffner & Melchert (2008: p. 151); Van den Hout (2011: p. 116). Il convient naturellement de renvoyer aux dictionnaires étymologiques de Puhvel (1997: p. 232); Kloekhorst (2008: pp. 489–490); Tischler (1983: p. 616). Sur les relatives du hittite en général, voir maintenant Huggard (2011).

58 Ainsi, Hahn (1933); Calboli (2010).

59 Voir Gonda (1949: p. 177), qui écrit: „the indefinite force of Hitt. *kwis* may be made explicit by doubling: *kwis kwis* = Lat. *quisquis*“.

60 Sur les autres indéfinis, on consultera Hoffner & Melchert (2008: p. 150).

61 Texte et traduction d'après Puhvel (1997: p. 223).

62 Puhvel (1997: pp. 231–232).

63 Voir maintenant Dunkel (2014: p. 471).

64 Ainsi, Gonda (1954–1955: p. 261) écrit: „Gemination being a device of very wide distribution such forms as *quisquis* are [...] apt to turn up independently.“ Rappelons que, sur un autre thème pronominal, le sanskrit a *ya-ya-*. Ajoutons que Neumann (1981: p. 148) a isolé en phrygien une forme *josjos* qu'il explique comme un indéfini. Voir aussi Oettinger (1983: p. 186).

65 Nous ne discutons pas ici les données plus complexes du tokharien A, et nous renvoyons pour cela à Pinault (2008: pp. 214, 547).

66 Voir Pinault (1997: p. 471).

tokharien B. Nous admettons que le nominatif de ce pronom interrogatif-relatif  $k_u se$  est le reflet d'une forme du tokharien commun qui était  $*k^w\ddot{a}s\ddot{a}$ , et qui s'analyse elle-même comme l'aboutissement d'une forme  $*k^wiso$  ou  $*k^wisos$ . Le prototype  $*k^wiso$  (ou  $*k^wisos$ ) qui est ainsi reconstruit est susceptible d'être interprété comme l'association du nominatif singulier  $*k^wis$  de l'interrogatif avec le nominatif singulier masculin d'un démonstratif  $*so$  (ou  $*sos$ ).<sup>67</sup> Le point important pour l'argumentation qui est la nôtre est que, du point de vue d'une pure description du processus historique, le nominatif singulier  $*k^wis$  hérité de l'indo-européen a été remplacé par  $*k^wiso(s)$ . Et, de la même façon que le pronom  $*k^wis$  a été relayé dans la préhistoire du tokharien par  $*k^wiso(s)$ , il faut admettre que la locution indéfinie à redoublement  $*k^wis k^wis$  a été transformée en  $*k^wiso(s) k^wiso(s)$ , et la séquence  $*k^wiso(s) k^wiso(s)$  évoluait régulièrement en  $*k^w\ddot{a}s\ddot{a} k^w\ddot{a}s\ddot{a}$ . Puis, comme l'a exposé G.-J. Pinault dans différentes publications, la séquence  $*k^w\ddot{a}s\ddot{a} k^w\ddot{a}s\ddot{a}$  a été sujette à plusieurs accidents phonétiques.<sup>68</sup> D'abord, la locution  $*k^w\ddot{a}s\ddot{a} k^w\ddot{a}s\ddot{a}$  a été altérée en  $*k^w\ddot{a}s\ddot{a} k^ws\ddot{a}$  par une syncope de  $*\ddot{a}$  dans le second élément. Ensuite, il faut faire intervenir une loi phonétique d'ouverture de  $*\ddot{a}$  en  $*\bar{a}$  dans la position finale absolue de mots clitiques monosyllabiques. Nous rappellerons que dans les conventions des tokharologues, le phonème qui est transcrit par  $*\bar{a}$  ne correspond pas à une voyelle longue (il s'agit de la notation d'un *timbre* vocalique particulier). Cette loi d'ouverture est illustrée par la négation  $m\bar{a}$  issue de  $*m\ddot{a}$ , prototype qui remonte lui-même à  $*m\bar{e}$ . D'après Hackstein (2001: p. 32), la particule affirmative *-isa* du tokharien B fournirait un argument supplémentaire à cette loi, si, comme le pense ce chercheur, elle remonte à un impératif du verbe „donner“ (deuxième personne du singulier) qui a été figé en particule.<sup>69</sup> L'impératif aoriste  $*deh_3$  sans désinence<sup>70</sup> du verbe „donner“, reflété en latin dans le second membre de l'impératif archaïque *cedo*<sup>71</sup> (pluriel *cette*<sup>72</sup> avec syncope de  $*a$  bref), a d'abord évolué en  $*doh_3$  par coloration régulière du [e] en [o] au contact de la laryngale III, puis a pu perdre sa laryngale dans certains contextes (à la „pause“), conformément à la *loi de Kuiper*. Les phonèmes constitutifs du  $*do$  (avec voyelle brève) qui en résulte ont subi les évolutions phonétiques attendues. D'une part, l'occlusive  $*d$  est

67 Pour une hypothèse sur la valeur sémantique de cette association, voir l'exposé de Hackstein (2004b: 276).

68 Pinault (2008: pp. 547-548).

69 Voir aussi Pinault (2008: p. 632).

70 Sur ces impératifs sans désinence, voir encore Martzloff (2010) et Machajdíkóvá (2014b: p. 15), où sont discutées des formes d'impératif aoriste du verbe „boire“: grec  $\pi\ddot{\omega}$ , et peut-être *po* ou *poh* sur l'inscription sabine de la gourde de Poggio Sommavilla (*ST Um 2: Ve 362*). On consultera encore Malzahn (2004: p. 67).

71 Pour expliquer le /o/ bref du latin *cedo*, il est nécessaire de supposer un abrégement iambique, et donc de partir d'une forme pré-latine  $*ked\ddot{o}$ . En effet, il est impossible de comparer directement *cedo* à la particule *-isa* du tokharien B, car, si une forme  $*do$  ancienne avait été héritée en latin, elle aurait subi le développement de [o] en [e] dans la position finale absolue. Cette évolution phonétique est illustrée par la terminaison de deuxième personne du singulier (passif ou déponent) du type *sequere* (<  $*e-so$ ).

72 La forme prélatine  $*kedate$  (où le segment  $*da-$  représente le degré zéro  $*dh_3-$  de la racine „donner“) a subi la syncope de la voyelle intérieure en syllabe ouverte, d'où *cette*. Certains historiens de la langue latine ont supposé que l'adjectif *mattus* „ivre“ représentait le fruit d'une évolution de  $*maditus$  avec syncope. Cette analyse de *mattus*, qui est plausible (tout en restant en partie hypothétique), livrerait un parallèle potentiel à l'évolution que présente l'impératif pluriel *cette*. Voir Ernout & Meillet (2001: p. 391).

devenue une affriquée transcrite *ts*.<sup>73</sup> D'autre part, le /o/ final de monosyllabe atone<sup>74</sup> a subi l'évolution qui a été postulée pour *ksa*. On constatera que Hackstein (2001: p. 32) accepte explicitement l'analyse de *k<sub>u</sub>se ksa* que nous avons présentée ci-dessus à la suite de G.-J. Pinault. La locution *\*k<sup>w</sup>äsæ k<sup>w</sup>sæ* est donc devenue *\*k<sup>w</sup>äsæ k<sup>w</sup>sā*. Cette séquence a évolué régulièrement en *k<sub>u</sub>se ksa*.<sup>75</sup> La dernière étape de l'évolution linguistique est de nature non pas phonologique, mais fonctionnelle. Les deux éléments de la locution *k<sub>u</sub>se ksa* ont fait l'objet d'une réaffectation de valeurs sémantiques. En particulier, le segment *ksa* fut réinterprété comme l'élément porteur à lui seul de la valeur d'indéfinition. En ce qui concerne les formes du génitif, *ketara* et *ketra*, elles contiennent manifestement le thème *\*k<sup>w</sup>o-* (et non le thème *\*k<sup>w</sup>i-* qui apparaît au nominatif et à l'accusatif). Le développement linguistique a donc conduit à un paradigme mêlant les thèmes *\*k<sup>w</sup>o-* et *\*k<sup>w</sup>i-*. Les formes *ketara* et *ketra*, auxquelles se rattache l'adjectif dérivé *ketrāññē*<sup>76</sup> „appartenant à quelqu'un“, remontent à un prototype *\*ketārā* (où la syllabe médiane était, selon les contextes d'emplois, soit accentuée, soit syncopée), prototype qui lui-même a une préhistoire complexe.<sup>77</sup> En conclusion, c'est la séquence *k<sub>u</sub>se ksa* qui présuppose une locution *\*k<sup>w</sup>iso k<sup>w</sup>iso*, qui s'analyse à son tour comme le remaniement de l'association *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is*, dont il faut peut-être postuler l'existence dans la préhistoire la plus reculée du tokharien.

En ce qui concerne la branche iranienne de l'indo-européen, on observe que le vieux perse oppose un indéfini de genre neutre *čiščiy* à un indéfini de genre masculin *kaščiy*. L'élément clitique *-čiy*, commun aux deux formes, est invariable. Dans *čiščiy*, qui remonte à *\*k<sup>w</sup>id-k<sup>w</sup>id*, la consonne finale du premier élément a été assimilée à l'affriquée initiale du second élément.<sup>78</sup> Tedesco (1945: p. 129) avait comparé la distribution de *\*ka-* au masculin et *\*či-* au neutre à la distribution qui s'observe en slave entre *kŭto* (personnes) et *čŭto* (choses), et aussi à la distribution qui s'observe dans les pronoms interrogatifs de l'arménien classique<sup>79</sup> entre *ov* ou *o<sup>80</sup>* „qui“ employé pour les personnes (génitif *oyr*) et *z-i* ou *inč<sup>81</sup>* „quoi“ employé pour les choses (génitif *ēr*). Mais Tedesco constate que la distribution n'est pas la même en avestique. Dans un passage de l'inscription de Bisotun en vieux perse (I 53–54), les deux formes apparaissent ensemble, l'une au nominatif masculin, l'autre à l'accusatif: *kaščiy naiy adaršnauš čiščiy pastanaiy pariγ Gaumātam tayam magum*<sup>81</sup> „personne n'osait rien dire à propos de Gaumāta le

73 Sur ce point, voir Hackstein (2001: pp. 18–19).

74 En supposant que l'impératif déclassé en particule a été désaccentué.

75 En admettant que l'accent frappait la deuxième des trois syllabes.

76 On consultera Pinault (2010: p. 290).

77 Sur la formation de *\*ketārā* (qui contient une particule *\*rā*), voir maintenant Pinault (2010: p. 291).

78 Voir Brandenstein & Mayrhofer (1964: pp. 47, 70, 112), ainsi que la formulation nuancée de Rasmussen (1999: p. 315).

79 Mais l'arménien classique ne possède pas de genre grammatical.

80 En raison de son nominatif pluriel *oyk'*, l'arménien *o* serait susceptible d'être comparé au grec *ποῖος*. Mais l'analyse interne du prototype *\*k<sup>w</sup>osyos* qui résulterait de cette comparaison est particulièrement difficile. Pour une hypothèse récente, voir Kölligan (2006).

81 Texte cité d'après Brandenstein & Mayrhofer (1964: p. 84).

Mage<sup>82</sup>. Le point important pour nous est que, sur le plan de la description synchronique, *čičšiy* n'est pas une forme à redoublement au même sens que le *quidquid* du latin. Dans *quidquid*, les deux éléments sont susceptibles d'être fléchis, tandis que dans *čičšiy*, le second élément est une particule figée.

L'arménien possède une forme de pronom indéfini *inc̣* employée pour les choses, qui fait couple avec *ok'* qui s'applique aux personnes. En arménien, *ok'* a un comportement comparable à celui de *anyone, anybody* en anglais. C'est pourquoi *ok'* a été interprété par Klein (1997) comme un terme à polarité négative. *Ok'* s'oppose à *omn* qui correspond à l'anglais *some*.<sup>83</sup> La syntaxe de *inc̣* a fait l'objet d'une étude très détaillée de Klein (1997: pp. 214–235), qui montre que *inc̣* d'une part apparaît dans des contextes qui rappellent ceux des termes à polarité négative<sup>84</sup> et d'autre part présente des emplois de type *free-choice*. L'opposition de vocalisme entre *ok'* et *inc̣* s'interprète comme le reflet des thèmes *\*k<sup>w</sup>o-* et *\*k<sup>w</sup>i-* de l'indo-européen, avec la même distribution référentielle (personnes contre choses) que celle qu'on trouve en slave et en vieux perse.<sup>85</sup> Plusieurs chercheurs ont supposé que la forme *inc̣* comportait, non pas une fois, mais à deux reprises, le thème *\*k<sup>w</sup>i-* de l'indo-européen. En effet, la consonne *-č̣* finale a été interprétée comme le résultat de la palatalisation de *\*k<sup>w</sup>* par la voyelle *\*i*. Le maître de la linguistique arménienne que fut Antoine Meillet avait ainsi proposé de comparer l'indéfini arménien *inc̣* à l'indéfini védique *kím̐cit* „quelque chose, quelque peu“.<sup>86</sup> Dans ce cas, il faudrait reconstruire *\*k<sup>w</sup>im̐ k<sup>w</sup>id*, et ce prototype a été accepté par différents chercheurs.<sup>87</sup> Cette reconstruction est certes possible, mais elle appelle un triple *caveat*. En premier lieu, le numéral „cinq“ de l'arménien classique a la forme *hing* et remonte à *\*pénk<sup>w</sup>e* (qui est également la source du grec πέντε et du védique *pán̐ca*). Puisque ce numéral comportait une séquence *\*nk<sup>w</sup>* suivie d'une voyelle antérieure, exactement comme le prototype supposé de *inc̣*, on constate que ces deux formes présentent des traitements divergents et contradictoires. Un traitement de *\*k<sup>w</sup>* après nasale analogue à celui que présente *hing* „cinq“ se rencontre dans le substantif *hangist* „repos“ où le segment médian *-gi-* qui suit le préfixe *han-* représente le reflet du degré zéro *\*k<sup>w</sup>ih<sub>1</sub>* de la racine *\*k<sup>w</sup>ye<sub>h</sub><sub>1</sub>* qui est celle du latin *quiēs*. Les mots *hing* et *hangist* suggèrent que l'absence de palatalisation de *\*/k<sup>w</sup>/* est régulière après */n/*.<sup>88</sup> De plus, *hing* et *hangist* présentent une sonorisation de *\*/k<sup>w</sup>/* après la nasale, tandis que le *č̣* est une sourde „aspirée“. Pour sauver l'analyse de *inc̣* comme reflet de *\*k<sup>w</sup>im̐ k<sup>w</sup>id*, il faut supposer que les deux éléments ont fait l'objet d'une univer-

82 Traduction de Lecoq (1997: p. 191).

83 Cette correspondance est à comprendre sur le plan fonctionnel (pas nécessairement du point de vue étymologique). On notera que Lamberterie (1992: p. 267) rapproche *omn* du gotique *sums* „quelque“.

84 Mais sa contrepartie positive *imn* n'est pas attestée dans les Évangiles. Voir Klein (1997: pp. 214, 216, 226).

85 Meillet (1934: pp. 442–443). Lamberterie (1992: p. 267) parle de „tropisme du thème pronominal i.e. *\*k<sup>w</sup>i-* pour le neutre“. Nous préférons ne pas nous prononcer ici sur l'âge de cette distribution entre *\*k<sup>w</sup>o-* et *\*k<sup>w</sup>i-* selon les catégories référentielles „humains“ et „choses“.

86 Meillet (1890: p. 162), repris dans Meillet (1977: p. 4). Voir aussi Lamberterie (1992: p. 267). Pour le védique, on consultera Debrunner & Wackernagel (1930: p. 562). Sur l'arménien, voir Martirosyan (2010: p. 299).

87 La reconstruction *\*k<sup>w</sup>im̐ k<sup>w</sup>id* se lit par exemple chez Klingenschmitt (1982: p. 182).

88 Sur ce point, voir Lipp (2009: p. 21).

bation récente, et donc que les deux éléments ont longtemps été associés de façon assez lâche.<sup>89</sup> L'univerbation complète a eu lieu à l'intérieur de l'arménien (à une date relativement tardive de la préhistoire de cette langue), ce qui a conduit à la chute de la voyelle de la deuxième syllabe.<sup>90</sup> On notera que si la reconstruction *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* de *inc<sup>ç</sup>* était exacte, la locution présenterait *peut-être* la même particule que la négation *oc<sup>ç</sup>*.<sup>91</sup> En effet, dans une étude célèbre, W. Cowgill<sup>92</sup> avait expliqué *oc<sup>ç</sup>* (ainsi que la négation οὐκί du grec) comme le reflet de *\*né h<sub>2</sub>oyu k<sup>w</sup>id* signifiant primitivement „(jamais) de la vie“ (où *\*h<sub>2</sub>oy-u* est un lexème neutre singulier signifiant „durée de vie“ apparenté au latin *aeuum* et au grec αἰών), avec effacement de l'élément proprement négatif *\*ne<sup>93</sup>* et avec report de la valeur négative de l'ensemble de la locution sur les deux derniers éléments.<sup>94</sup> Cette évolution serait peut-être confirmée par la négation *eigi* du vieil islandais<sup>95</sup> et peut-être également par la négation *haud* du latin, si cette forme contenait bien le reflet de *\*h<sub>2</sub>ey-u-d* (ou de *\*h<sub>2</sub>ey-u-h<sub>1</sub>+d*), comme l'ont supposé récemment plusieurs chercheurs.<sup>96</sup> Finalement, il serait possible d'admettre que la consonne finale de *inc<sup>ç</sup>* est l'avatar de *\*k<sup>w</sup>id*. En second lieu, une autre difficulté potentielle concernant l'évolution phonétique menant de *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* à *inc<sup>ç</sup>* réside dans la disparition du *\*k<sup>w</sup>* initial, ce qui s'interprète comme un changement phonétique irrégulier. Différentes hypothèses seraient envisageables: dissimilation régressive des *\*k<sup>w</sup>*, fausse coupe (comme peut-être dans le couple latin *alicubi / ubi*), traitement irrégulier dans un mot grammatical, sujet à une érosion phonétique particulière.<sup>97</sup> Le mécanisme pourrait avoir été le même que celui qui a opéré dans la préhistoire de *ok<sup>ç</sup>*, si cet indéfini est bien issu de *\*k<sup>w</sup>ós k<sup>w</sup>e<sup>98</sup>* (conformément à l'hypothèse la plus fréquemment admise), où la labiovélaire initiale s'est amuïe. Nous ne prétendons pas apporter une réponse définitive à cette épineuse question, mais nous ferons remarquer qu'un exemple supplémentaire de la chute de la consonne initiale

89 Explicitement, Lamberterie (1992: p. 251).

90 Cette univerbation récente contrasterait avec (peut-être) l'univerbation très ancienne que présenterait le prototype de *o, ov*, si la reconstruction *\*k<sup>w</sup>osyos* s'expliquait comme une locution *\*k<sup>w</sup>os yos* „who is it who“. Voir en ce sens Kölligan (2006). Nous ne nous prononçons pas ici sur cette analyse.

91 L'idée que la consonne finale de *inc<sup>ç</sup>* représente la même particule que celle qui figurerait dans la négation *oc<sup>ç</sup>* avait déjà été avancée par Dumézil (1947: p. 68).

92 Cowgill (1960), repris dans Klein (2006: pp. 99–101). Sans être impossible, le traitement [o] de la séquence *\*oyu* en arménien est toutefois problématique. Voir la discussion de Cowgill (1960: p. 349).

93 On sait qu'en français, dans les registres de langue parlée peu soignés, la négation composée *ne...pas* est le plus souvent réduite à son second élément *pas*.

94 Voir Klein (1997: p. 243, note 57).

95 Sur *eigi*, voir Cowgill (1960: p. 348), repris dans Klein (2006: p. 99), mais voir aussi Dunkel (2014: p. 353).

96 Voir, avec des divergences de détail, Dunkel (2014: pp. 353, 540) et Garnier (2014). Garnier envisage une comparaison du *h-* initial avec les particules *gha* (particule qui est précisément parfois associée à *ná*) ou *hi* du védique. Voir Macdonell (2010: p. 227).

97 Klein (1997: p. 229), avec la note 40, mentionne également la possibilité que l'arménien ait possédé dans sa préhistoire une forme *\*çinc<sup>ç</sup>* (supposée régulière du point de vue historique), et que, à l'intérieur de la séquence *\*oc<sup>ç</sup> çinc<sup>ç</sup>* (où l'indéfini était précédé de la négation), une simplification des deux affriquées était possible, ce qui aurait permis l'extraction d'une nouvelle forme *inc<sup>ç</sup>* de l'indéfini.

98 Il faudrait alors supposer une chute précoce de la voyelle finale, avant la palatalisation. Mais certains linguistes voient en *ok<sup>ç</sup>* le reflet de *\*k<sup>w</sup>os k<sup>w</sup>os*, notamment Eichner (1982: p. 405).

dans une structure à redoublement pourrait être attesté dans une autre formation pronominale de l'arménien. En effet, la langue arménienne possède un réfléchi *ink'n*, qui est resté longtemps sans bonne analyse.<sup>99</sup> Dans deux publications récentes, Charles de Lamberterie<sup>100</sup> a fait intervenir la forme phrygienne *venavtun*, qui appartient au paradigme de *[v]oi avtoy*<sup>101</sup> et qui rappelle le grec *ἐαυτόν*, qui, de son côté, remonte à un prototype pré-grec *\*hwé auton* (où *\*hwé* est l'aboutissement régulier de *\*swé*). La seule différence formelle notable entre le grec *ἐαυτόν* (provenant de *\*hwé auton*) et le phrygien *venavtun* (provenant de *\*hwén*<sup>102</sup> *auton*) consiste en l'addition d'une désinence casuelle *-n* d'accusatif singulier au premier élément en phrygien. Lamberterie suggère de façon séduisante que le pronom arménien *ink'n* remonte directement à une structure itérative *\*hwén hwen*. Dans une perspective typologique, on pourrait comparer le latin *sēsē* et le vénète *sselboisselboi* (MLV 236). Une évolution phonétique menant de *\*hwén hwen* à *ink'n* paraît parfaitement possible, selon les étapes suivantes: primo, *\*hwén hwen* > *\*k<sup>h</sup>in k<sup>h</sup>in* (avec l'évolution régulière de la séquence biphonématique *\*hw* en *\*k<sup>h</sup>* qui est monophonématique, et fermeture normale de [e] en [i] devant nasale); secundo, *\*k<sup>h</sup>in k<sup>h</sup>in* > *\*in k<sup>h</sup>in* (dissimilation régressive des dorsales, comme dans la préhistoire de l'indéfini *ok'*: *\*k<sup>w</sup>ós k<sup>w</sup>e* > *\*k<sup>h</sup>ó(h) k<sup>h</sup>(e)* > *\*k<sup>h</sup>ok<sup>h</sup>* > *ok<sup>h</sup>*, d'où *ok'* avec perte de l'accent); tertio, *\*ink<sup>h</sup>in* > *ink'n* (avec univerbation, chute attendue de la voyelle de la syllabe finale, mais maintien<sup>103</sup> de la nasale finale). Il en résulte que la disparition de la labiovélaire initiale (ou plus exactement de son produit phonétique *\*k<sup>h</sup>*, avant que cette consonne ne subisse la palatalisation) dans *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* pourrait avoir un parallèle. Il faudrait poser par exemple: *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* > *\*k<sup>h</sup>in k<sup>h</sup>i(T)*<sup>104</sup> > *\*in k<sup>h</sup>i* > *\*inc<sup>h</sup>(i)*, d'où *inc<sup>h</sup>*. La difficulté (à notre avis non dirimante) serait qu'il faut supposer une univerbation „lâche“ au moment où la dissimilation a eu lieu, mais il serait aisé de fournir un parallèle de dissimilation au sein d'une collocation étroite mais sans univerbation, notamment dans le syntagme latin *aulam extārem*<sup>105</sup> (Plaut. *Rud.* 135), au lieu de *aulam extālem*. Si cette analyse était globalement exacte (quel que soit le détail de la chronologie relative des changements phonétiques, problème qui n'est pas réglé), elle aurait l'intérêt de livrer une innovation linguistique significative commune au phrygien et à l'arménien (l'élément *\*hwén*). En troisième lieu, des doutes (qui en eux-mêmes semblent légitimes) ont été émis sur la réalité de l'équation entre la forme du védique et celle de l'arménien. On sait que Rasmussen (1999: p. 317) rejetait pour *inc<sup>h</sup>* le prototype *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* au profit de *\*sém-k<sup>w</sup>id*, pour la raison explicite que le nominatif-accusatif neutre singulier devait se terminer par *-d* (et

99 Présentation du dossier étymologique chez Martirosyan (2010: p. 303). Klingenschmitt (1982: p. 29) proposait *\*im swēm* (dont le sens originel aurait été „ihn selbst“), mais cette reconstruction est purement formelle. Hypothèse voisine de celle de Klingenschmitt chez Dumézil (1947: p. 68).

100 On consultera Lamberterie (2013: pp. 42–43), ainsi que Lamberterie (2014: p. 434).

101 Lamberterie (2009: pp. 293–294).

102 L'accentuation est toutefois incertaine pour le phrygien.

103 Mais nous précisons que la question du traitement des nasales finales dans la préhistoire de l'arménien ne semble pas faire l'objet d'un consensus. On consultera Viredaz (2001–2002: pp. 24–28).

104 *T* désigne ici l'avatar de *\*-d* final à l'époque concernée. Nous ne nous prononçons pas sur sa réalisation.

105 Voir Niedermann (1918: p. 43), avec bibliographie. On consultera également Leumann (1977: p. 350).

non par *-m*) en proto-indo-européen (mais ce dernier point a précisément été contesté par d'autres chercheurs). De surcroît, Tedesco (1945: p. 131) estime que le védique *kím*<sup>106</sup> doit être une innovation propre à la branche indienne, en raison du *k*-initial (sans palatalisation) et surtout en raison du *-m* final (au lieu de *-d*), la forme ancienne étant conservée dans la particule *cit*. Il serait donc difficile d'admettre que l'assemblage de *kím* et de *cit* remonte à une date très ancienne. Dans cette perspective, il serait invraisemblable qu'il existe un lien génétique entre cette association de *kím* et de *cit* en indien, et l'association de *\*k<sup>w</sup>im* et de *\*k<sup>w</sup>id* dans la préhistoire de l'arménien. Et la genèse du *\*k<sup>w</sup>im* arménien reste mal comprise. Tedesco estime que le *\*k<sup>w</sup>id* fléchi aurait été refait en *\*k<sup>w</sup>im* dans la préhistoire de l'arménien (indépendamment du développement parallèle en indien).<sup>107</sup> Néanmoins, la thèse de Tedesco n'est pas admise par tous les comparatistes. Beekes (1982–1983: p. 214), suivi par Mayrhofer (1992: p. 347), pense que le thème *\*k<sup>w</sup>i-* ne possédait pas de désinence *-d* au nominatif-accusatif singulier neutre. Dans ce cas, *kím* représenterait bel et bien un archaïsme plutôt qu'un trait secondaire dû au moyen-indien. Une autre hypothèse encore a été prise en compte par Schmidt (1978: p. 150), d'après laquelle *kím* et la particule *kim* seraient des créations analogiques de *\*sim*, *\*sīm*, *\*dim* ou *\*īm*. Les analyses théoriques possibles sont donc multiples. Terminons en soulignant qu'il est douteux que le *inc<sup>s</sup>* arménien remonte à une authentique formation à redoublement. Car même s'il fallait admettre, par exemple, que le prototype *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* (si on l'accepte) résultait d'une modification d'un plus ancien *\*k<sup>w</sup>id k<sup>w</sup>id* (mais pourquoi?), il serait concevable que le second *\*k<sup>w</sup>id* puisse refléter une particule figée, à la différence du premier élément, de nature flexionnelle. Par conséquent, le prototype de *inc<sup>s</sup>* ne serait pas directement comparable au *quidquid* latin. Et si le prototype *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* reflétait un assemblage ancien, la comparaison avec *quidquid* serait illégitime également.

En ce qui concerne le grec, certains chercheurs ont suggéré qu'une formation à redoublement comparable (au moins du point de vue structurel) à l'indéfini latin *quisquis* était attestée sur une inscription argienne<sup>108</sup> datable du VI<sup>e</sup> siècle ou du début du V<sup>e</sup>, provenant de la collection du comte Tyszkiewicz, qui fut publiée d'abord par Robert (1889) et par Fröhner (1891), et ensuite dans divers recueils, comme celui des *Inscriptiones Graecae* (IG IV 554), et ceux de Schwyzer (1923: pp. 39–40, numéro 78), de Michel (1900: p. 468, numéro 583), de Buck (1961: p. 284, numéro 84), de Pisani & Milani (1973: pp. 106–107), de Hainsworth (1972: pp. 20–21), ou de Koerner & Hallof (1993: p. 78). En réalité, l'inscription présente une séquence graphique ΑΙΤΙΣΤΙΣ qui a fait l'objet de différentes interprétations. Nous commencerons par repousser l'explication de ΑΙΤΙΣΤΙΣ comme un dérivé du verbe αἰτιζω<sup>109</sup> „demander avec insistance“. Il convient d'isoler une conjonction αἰ.<sup>110</sup> Il reste donc une séquence écrite ΤΙΣΤΙΣ. Plusieurs savants ont

106 Sur *kím*, voir encore Hackstein (2004b: p. 263).

107 Voir Tedesco (1945: p. 132, note 18), avec discussion de la thèse d'Antoine Meillet.

108 En fait, la provenance exacte est débattue. Voir Koerner & Hallof (1993: p. 78).

109 Comme l'observe Reinach (1891: p. 172), le rapprochement avec αἰτιζω, proposé par Fröhner (1891: p. 52), conduirait à un *monstrum horrendum informe*, selon son expression.

110 Sur le αἰ du grec, voir Dunkel (2014: p. 348). Peut-être faut-il (comme cela a été proposé) retrouver le même élément *\*eh<sub>2</sub>-i* (locatif d'un démonstratif, avec une morphologie comparable à celle de l'osque

pensé que *τίστις* représentait une authentique forme d'indéfini dont la morphologie reposerait sur le redoublement de l'indéfini *τις* du grec. Ainsi, Robert (1889: p. 598) a rapproché ce prétendu *τίστις*<sup>111</sup> de l'indéfini latin *quisquis* et l'a traduit par „chicchessia“ en faisant l'observation suivante: „È la prima volta, che si trova la forma reduplicata del pronome indefinito in un dialetto greco.“ Delbrück (1893: p. 520) a émis explicitement l'avis que *τίστις* n'était pas le fruit d'une simple dittographie et a comparé, lui aussi, la forme à redoublement *quisquis* du latin.<sup>112</sup> Untermann (2000: p. 561) met la séquence grecque sur le même plan que les formes latine et hittite. Très récemment, Dunkel (2014: p. 471) a comparé *τίστις* (qu'il n'accentue pas) à la fois au latin *quisquis* et au hittite *kuiš kuiš*. Pourtant, la plupart des chercheurs considèrent que la séquence notée *ΤΙΣΤΙΣ* représente une simple erreur résultant d'une dittographie.<sup>113</sup> Sans prétendre être exhaustifs, nous citerons les avis négatifs de Danielsson (1896: p. 35), de Reinach (1891: p. 172), et de Hainsworth (1972: p. 20), qui rejettent la forme à redoublement. L'un des deux *τις* est supprimé par Buck (1961: p. 284) et par Hölkeskamp (1999: p. 70). On remarquera que Hermann (1912: p. 8) mentionne l'inscription en citant le passage concerné sous la forme *α ι τις* (mais sans commentaire), ce qui semble suggérer qu'il admet la nécessité d'une correction. Plutôt que de supposer que le grec a possédé un indéfini à redoublement *τίστις* qui serait un hapax (semble-t-il), il paraît préférable (jusqu'à preuve du contraire) de considérer que l'inscription argienne présente une simple dittographie.

## Indéfinis sabelliques présentant deux éléments fléchis (type *pispis*)

La présentation sommaire des faits linguistiques latins concernant *quisquis* et le survol rapide des données comparatives vont nous permettre d'aborder le matériel livré par l'épigraphie sabellique en le replaçant dans un cadre plus général. Commençons par souligner que les langues sabelliques possèdent une gamme assez étendue de pronoms indéfinis. Citons, en dehors des formes bâties sur une itération du thème *\*k<sup>w</sup>i-*: *pis*<sup>114</sup> en osque et en sud-picénien (dans *suaipis*, *ST Sp TE 1*), *pisi* en ombrien, *pídum*<sup>115</sup> en osque, *pisher*<sup>116</sup> en ombrien. Les indéfinis ou les relatifs peuvent être parfois associés à des adverbess indéfinis: *pocapit*<sup>117</sup> (connu aussi, par exemple, sous les graphies *púkkapíd* en *ST*

*suaí, suaí „si“*) dans l'adjectif latin *aequus* (< *\*eh<sub>2</sub>-i-h<sub>3</sub>k<sup>w</sup>-o-s?*), en postulant une évolution *\* „à ce niveau“ > „au même niveau“*. Différemment, Dunkel (2014: p. 588) rattache *aequus* à la racine *\*ay-* „donner“.

111 Telle est l'accentuation que donnent plusieurs chercheurs qui admettent l'existence de la forme. Mais Vollgraff (1930: p. 26) écrit *α ι τιςτις*.

112 Schwyzer (1968: p. 617, note 1) écrit „nicht Dittographie“.

113 Sur le phénomène de la dittographie, voir Kent (1926: p. 72), avec des exemples tirés de l'épigraphie.

114 Untermann (2000: pp. 558–560). Voir maintenant Poccetti (2009: pp. 42–43).

115 Untermann (2000: p. 551).

116 Untermann (2000: p. 560); Nussbaum (1976); Martzloff (2006: pp. 452–457).

117 Untermann (2000: pp. 598–599). L'analyse diachronique de cette forme *pocapit*, qui est aussi écrite *púkkapíd*, est inconnue. Une piste de réflexion (que nous suggérons à titre expérimental) consisterait à poser *\*pod-k° < \*k<sup>w</sup>od-k°*, en postulant une parenté (à l'intérieur de l'italique au sens large du terme) entre le

Cm 1, ou [πoκ]καπιδ<sup>118</sup> à Roccagloriosa en *ST Lu 62*), *pumpe*<sup>119</sup> en ombrien, *panupei*<sup>120</sup> en ombrien. En ce qui concerne les formes bâties sur la répétition du thème *\*k<sup>w</sup>i-* (comme *pitpit*), le fait linguistique remarquable est que les données épigraphiques osques se répartissent en deux groupes.<sup>121</sup> Un premier ensemble (groupe A), qui *serait*<sup>122</sup> illustré par la forme *pis.pis*, repose sur un redoublement morphologique réel, avec l'élément *\*k<sup>w</sup>i-* fléchi deux fois. Un second ensemble (groupe B), illustré par la forme *πισπιτ*, présente l'élément *\*k<sup>w</sup>i-* fléchi suivi de l'élément *\*k<sup>w</sup>i-* figé en une particule *\*k<sup>w</sup>id*, d'où *-pid* et ses variantes. La tâche que nous aurons à remplir au terme de l'étude des formes sera de déterminer si le *pitpit* cité par Paul Diacre (et par Balde) appartient au groupe A ou au groupe B. En effet, en stricte théorie, le masculin correspondant au neutre *pitpit* pourrait être soit la forme reflétée par *pis.pis*, soit celle qui est reflétée par *πισπιτ* dans l'épigraphie sabellique. Une autre question que nous aurons à aborder afin de répondre à la première sera de nous demander si l'osque a connu *en parallèle* les deux séries, ou si l'un des deux groupes n'est apparu que dans certaines variétés d'osque, ou encore est moins bien enraciné dans la langue que l'autre.

Dans le groupe A, on rencontre en osque *pis.pis* sur l'inscription *ST Po 79* (Ve 59b), écrite de droite à gauche en alphabet national osque, et trouvée sur un graffito pariétal figurant à Pompéi sur le mur extérieur de la *Casa del Fauno*.<sup>123</sup> À droite, on lit *RR* (alphabet latin), et plusieurs auteurs estiment que ce *RR* n'appartient pas à l'inscription osque.<sup>124</sup> On notera que la graphie exacte de l'élément *pis* en prenant en compte la mutation vocalique aurait dû être *pīs*.<sup>125</sup> Le problème est de déterminer si l'inscription de Pompéi contient vraiment le pronom relatif généralisant équivalant au latin *quisquis*<sup>126</sup> ou une association accidentelle de deux formes de l'indéfini simple, ce qui serait en latin *quis + quis*. Il faut observer que dans l'index de son recueil de textes sabelliques,

second élément à initiale *\*k<sup>o</sup>* de cet indéfini osque et la conjonction de coordination *ke* du vénète. Le lycien possède un indéfini *tise* „irgendjemand“ qui pourrait remonter à *\*k<sup>w</sup>i(s)-ke*, selon la reconstruction que retiennent Kimball (1999: p. 193) et Kloekhorst (2008: p. 491). On trouvera des réflexions complémentaires sur *tise* chez Mottausch (2011: p. 68). Mais, même dans cette perspective, plusieurs incertitudes concernant *pūkkapīd* demeurent, en particulier une explication du vocalisme [a] en syllabe intérieure (poser *\*kēh<sub>2</sub>?* cf. *\*dā* à côté de *dē*, dans l'ombrien *da-etom?* ou cf. *\*swā-* à côté de *\*swe-* dans le sud-picénien *suai*). Rien de sûr, en somme. Nous précisons que l'élément *\*kē* que nous postulons est très différent (au moins sur le plan fonctionnel) du *-c* du latin *nunc* ou du latin *hic*.

118 Gualtieri & Poccetti (2001: p. 211); Rix (2002: p. 125).

119 Untermann (2000: pp. 601–602).

120 Untermann (2000: pp. 512–513).

121 Voir Untermann (2000: p. 561), dont les données peuvent être maintenant complétées.

122 Cette précaution oratoire, marquée par l'emploi du conditionnel, sera justifiée dans la suite.

123 Zvetaieff (1878: Tab. XVII, 16); Conway (1897: p. 78, numéro 80); Von Planta (1897: p. 508, numéro 101), Vetter (1953: p. 63); Rix (2002: p. 109); *ImIt* (II, p. 733).

124 Ainsi, Von Planta (1897: pp. 508–509) écrit: „Das vorausgehende rechtsläufige grösser geschriebene RR gehört schwerlich zur osk. Inschrift, sondern ist wohl lat.“ et Conway (1897: p. 78) affirme „On the right is RR which cannot be Oscan.“

125 Attesté dans l'inscription *ST Cp 32*. Voir Rix (2002: p. 100).

126 Dans les *ImIt* (II, p. 733), l'équivalence entre *pis.pis* et *quisquis* est présentée comme une évidence, sans être problématisée. L'avis divergent de Rix (2002) n'est hélas même pas mentionné dans les *ImIt*.

H. Rix liste *pīs* comme une forme à part entière qui est répétée.<sup>127</sup> Cette question ne peut pas être tranchée en raison de l'isolement contextuel de cette attestation. Toutefois, il convient de rappeler que *quisquis* apparaît à plusieurs reprises sur des inscriptions murales latines de Pompéi.<sup>128</sup> On peut citer l'inscription *CIL IV 1173*, *quisquis ama ualia, peria qui nosci amare*<sup>129</sup> „Quiconque aime, qu'il vive! Qu'il périsse celui qui ne sait pas aimer!“, ou l'inscription *CIL IV 3199*, *cuscus amat ualeat, pereat qui noscit amare*.<sup>130</sup> Précisons que le distique élégiaque *quis amat ualeat, pereat qui nescit amare / bis tanto pereat quisquis amare uetat* (*CIL IV 4091*) ne peut être scandé correctement que si *quisquis* est restitué au lieu de *quis*.<sup>131</sup> Ce type de formulation semble avoir reçu une valeur proverbiale, à en juger par des tours comparables attestés dans la poésie de Tibulle (*Quisquis amore tenetur*, Tib. 1, 2, 27), de Properce (*Quisquis amas*, Prop. 4, 5, 77) ou d'Ovide (*Quisquis amas*, justement combiné à *Si quis amas*, Ov. rem. 578, 613). L'ensemble a été étudié par Wachter (1998: p. 76), dans une perspective phraséologique. Il serait donc concevable que le *pīs.pīs* osque de Pompéi (s'il existe réellement comme *mot unique* à redoublement) soit une simple imitation mécanique d'un modèle latin. Cette imitation aurait conduit à la création d'une forme *pīs.pīs* qui était peut-être *artificielle* du point de vue de la langue osque standard. Précisément parce que ce type de tour avait acquis un statut proverbial, et qu'il n'était pas limité à la poésie la plus savante, on n'est guère surpris de sa présence dans les *graffiti* de Pompéi. En raison même de sa diffusion, on peut imaginer qu'il suffisait d'inscrire le premier mot pour qu'un lecteur possédant un bagage culturel minimal restitue mentalement l'ensemble du vers.<sup>132</sup> Mais, en ce qui concerne le *pīs.pīs* osque, il convient de faire intervenir un paramètre supplémentaire. L'hexamètre *quis(quis) amat ualeat, pereat qui nescit amare* n'était peut-être pas transposable tel quel en osque, puisque (d'après ce qui semble être la *communis opinio* actuelle), l'osque ne *paraît* pas avoir connu de métrique quantitative comme le latin. Si cela était vrai, il faudrait supposer que l'auteur du graffiti était contraint de se limiter au premier mot *pīs.pīs* pour évoquer l'ensemble du vers, dont le système métrique était proprement latin (et non osque).

Une autre attestation d'une forme à redoublement, quoique isolée, serait livrée par la plaque de plomb portant l'imprécation dite „de Vibia“ (*ST Cp 37: Ve 6*).<sup>133</sup> Elle est souvent lue et complétée comme *pu[i pu]i* ou *pu[i p]ui*, ou comme *pu[i:pu]i* ou *pu[i:p]ui* (avec interponction), ce qui a parfois été glosé par *cuicumque*.<sup>134</sup> Ainsi, Eichner & Frei-

127 Voir l'index de Rix (2002: p. 180). Le savant écrit: „*pīs* Po 79. 79.“ Par conséquent (et ce point doit être souligné avec force), Rix était d'avis qu'il n'existait pas de mot *pīpīs*.

128 Voir Courtney (1995: p. 96) pour des exemples supplémentaires.

129 Sur l'inscription *CIL IV 1173*, voir Weber & Varone & Marchionni & Keparťová (2011: p. 1320). Le texte est cité par Väänänen (1981: p. 174). La forme *nosci* représente *non sci(t)*, comme l'explique Väänänen (1981: p. 69). On consultera encore Hunink (2011: pp. 342–343).

130 Sur *CIL IV 3199*, voir Varone (2001: p. 63) et Hunink (2011: p. 303).

131 Wallace (2005a: p. 75). Voir aussi Varone (2001: p. 62). Hunink (2011: p. 115) écrit „(QVIS)QVIS“.

132 Attirons encore l'attention sur le *qusquis* (sic) de l'inscription *CIL IV 3074*.

133 Vetter (1953: pp. 37–45); Rix (2002: p. 101).

134 Le début de la première ligne *keri: arent[ikai: man]afum pai: pu[i: pu]i heriam suvam legi[num: suvam: ...]* (morceau parfois édité avec des différences mineures) a reçu par exemple les traductions suivantes: „Cereri Ultrici mandavi quae cuicumque delectum suum, cohortem [suam“ (Vetter 1953: p. 37), „a Ceres

Stolba (1989: p. 83) traduisent \**pui pui* par „*cuicumque* (wem auch immer)“. Cette restauration pourrait sembler justifiée par la comparaison avec un autre passage du texte où on peut lire une séquence *pai pui* (face B) qui correspondrait à *pai pu[i pu]i* (face A).<sup>135</sup> Les chercheurs qui prennent au sérieux l'existence en osque d'une forme \**pui pui* ainsi restituée pourront faire valoir que l'itération des constituants est un procédé morphologique de formation d'indéfinis. Nous ne voulons pas contester ici la validité matérielle de la restauration d'une séquence \**pui pui*<sup>136</sup> (nous mettons un astérisque pour indiquer qu'il s'agit simplement d'une restitution, et nous considérons que cette restitution est en elle-même possible). Mais comment interpréter du point de vue structurel la forme \**pui pui* dont on postule ainsi l'existence? Nous ne nous arrêterons pas ici sur la question purement morphologique du remaniement que représente *pui* par rapport à la forme *pusme* (TIG IIa 40) de l'ombrien, issue de \**posmōi*, à la forme *posmūi*<sup>137</sup> du sud-picénien, ou à la forme *πυσμοι*<sup>138</sup> (ST Ps 20 A4) de l'idiome pré-samnite de Tortora, qui toutes présentent un segment \**sm-* introduit dans la flexion dès le proto-indo-européen.<sup>139</sup> On sait que dans l'osque *pui* la flexion pronominale a été remplacée par la flexion nominale, d'après le modèle du datif singulier du type *hūrtūi*.<sup>140</sup> La forme pronominale osque *pui* (datif) ne peut donc pas être comparée avec le datif latin *cuī*, lequel s'est développé seulement secondairement à partir du plus ancien *quoiei*.<sup>141</sup> En revanche, le thème originel du datif latin *cuī* (*quoiei*) semble se retrouver dans le génitif singulier osque *pūiieh* (ST Cp 41). Bien plus importante est la question de l'appartenance *paradigmatique* de ce \**pui pui* qui a été postulé. Autrement dit, pour formuler le problème de façon saillante, est-ce qu'il est légitime de supposer que ce \**pui pui* appartient au *même* paradigme que le *pis. pis* de Pompéi? On commencera par rappeler que l'osque possède une flexion propre

Arentika io ho affidato la quale, a chiunque la propria volontà, la propria coorte [...]“ (Mancini 2006: p. 76), „To Ceres Arentica I have mandated, she who (exists) for whosoever [e.g., fears (?)] her will (and) her band of followers, [...]“ (*ImIt* I, p. 445).

135 Vetter (1953: pp. 37, 40).

136 Si la restitution de \**pui pui* était fautive, l'orientation globale de notre argument resterait la même, et notre conclusion d'ensemble en serait même renforcée.

137 La terminaison (de datif singulier) écrite *-ūi* dans le pronom-adjectif relatif *posmūi*, qui est attestée deux fois (ST Sp TE 5, TE 7), contraste avec le *-ūi* des substantifs *meitistrūi*, *titūi*, *brimeqlūi*, *qdufeniūi*. Et, à l'intérieur de TE 5, on observe un contraste significatif entre *posmūi* d'un côté et *meitistrūi*, *titūi* d'un autre côté. Nous sommes convaincus qu'il convient d'accorder toute son importance à ce phénomène, qui, loin d'être un caprice orthographique, reflète une différence phonologique, qui est susceptible de recevoir une justification précise en diachronie. Alors que la finale *-ūi* des substantifs reflète régulièrement \**-ōi*, *posmūi* ne remonte pas à \**posmōi*, mais à \**posmōy-i* ou à \**posmōy-i* ou à \**posmōy-id*, avec adjonction d'une particule. La forme *posmūi* pourrait donc comporter trois syllabes, avec un hiatus entre les deux derniers sommets vocaliques. Cette analyse a été proposée par Weiss (1998: p. 709), et a été reprise par Wallace (2007: p. 24) et par Martzloff (2014b: p. 239), qui en tire des conclusions d'ordre rythmique. Ce point important n'est pas mentionné par Dunkel (2014: p. 462). La reconstruction \**posmōi* de *posmūi* (sans particule ajoutée), encore admise par certains auteurs qui ne tiennent pas compte de l'état actuel de la recherche, est très probablement erronée.

138 Lazzarini & Poccetti (2001: p. 91).

139 Voir l'analyse de Gippert (2004), qui mentionne les formes ombriennes dans sa note 18.

140 Rix (1996: p. 241). Voir encore Meiser (1987: p. 106).

141 Forssman (2006: p. 746).

du thème *\*k<sup>w</sup>i-* pour les cas obliques, distincte de celle du relatif *poi*.<sup>142</sup> Ainsi, la *Tabula Bantina* (ST Lu 1: Ve 2, lignes 7–8) livre un datif singulier *piei*. La séquence *piei. ex. como. no. pertemest. izic. eizeic. zicele[i] / comono[.] ni. hipid.* est rendue comme „Cui sic comitia inhiabit, is eo die comitia ne habuerit“ par Vetter (1953: p. 15).<sup>143</sup> La même *Tabula Bantina* (lignes 5–6) livre un exemple du génitif de l’indéfini *pieisum* (l’élément *-um* étant ajouté à la terminaison de génitif singulier): le passage *mais. egm[as touti]/cas. amnud. pan. pieisum. brateis. auti. cadeis. amnud.* a été adapté en latin comme „magis rei publicae causa quam ullius gratiae aut inimicitiae causa“ par Vetter (1953: pp. 14–15).<sup>144</sup> Peut-être faut-il également citer une forme paléo-sabellique œnôtre (italien *enotrio*) *πεις*, qui serait susceptible d’être isolée dans la séquence fragmentaire qui a été lue ]ΤΟΡΤΙΔΝΕΠΙΕΙΣΕ[ sur le cippe de Tortora (ST Ps 20 C1), mais son existence (que les auteurs du présent article ne veulent pas contester de façon trop engagée) reste incertaine. Nous renvoyons à l’excellente édition commentée de Lazzarini & Poccetti (2001: pp. 161–164). Si l’on admet qu’il est légitime d’isoler *πεις*, et que ce *πεις* n’est pas une simple erreur pour *πικ* (mais il n’existe aucune raison décisive pour supposer une erreur ici), alors *πεις* semble devoir s’analyser comme une forme de génitif singulier issue de *\*pieis*, avec la même monophongaison qu’il faut supposer pour le génitif singulier *αματες* de la même inscription (ST Ps 20 A3).<sup>145</sup> Du point de vue de la constitution des paradigmes, la forme de génitif singulier (osque *pieisum*, peut-être paléo-sabellique de Tortora *πεις*) est solidaire de la forme de datif singulier osque *piei*, qui est distincte de *pui*.

Pour compliquer encore l’ensemble du tableau morphologique, il faut rappeler l’existence des formes osques *pūiieh* en ST Cp 41 et *pūiiu* en ST Sa 31. La forme *pūiieh* est un génitif singulier.<sup>146</sup> Ce *pūiieh* serait le reflet de *\*k<sup>w</sup>oyyeis* (< *\*k<sup>w</sup>osy<sup>o</sup>*), avec une monophongaison de *\*/ei/* et une altération de la sifflante finale qui sont des traits qui n’appar-

142 Untermann (2000: pp. 595–597).

143 Une traduction anglaise proposée est: „For whomsoever he shall thus prohibit an assembly, he may not that day hold (any other) assembly“ (*ImIt* III, p.1442). Eichner & Frei-Stolba (1989: p. 83) qualifient *piei* de „verallgemeinerndes Relativum“.

144 Rix (2000: p. 207) traduit: „mehr um des Gemeinwesens als um jemandes Begünstigung oder Benachteiligung willen“. Eichner & Frei-Stolba (1989: p. 83) traduisent *pieisum* par „irgendjemandes“.

145 Cette forme *αματες* ne peut pas être analysée comme une troisième personne du pluriel secondaire en *\*-ens*, puisque la troisième personne du pluriel secondaire repose à Tortora sur le reflet de *\*-ond*. Nous précisons que la prétendue existence d’une forme sud-picénienne *\*eitipes* sur l’inscription ST Sp AP 3, telle que les auteurs des *ImIt* (I, p. 183) croient l’avoir lue, nous paraît extrêmement douteuse. Il est préférable de ne pas tenir compte de ce soi-disant „*eitipes*“ sud-picénien (peut-être sorti uniquement de l’imagination des rédacteurs des *ImIt*), jusqu’à ce qu’une nouvelle autopsie de la pierre ait eu lieu. Nous précisons toutefois que *si* cette lecture était exacte (ce dont nous doutons), elle serait pleinement compatible avec l’existence d’une figure étymologique mettant en jeu le radical itaque *\*ag-* postulée par Martzloff (2011a): *amgenas* (< *\*amb<sup>h</sup>-AG-e-dn-ā-s*) ... *atim* (< *\*AG-ti-m*); il faudrait alors peut-être ajouter *eit<sup>o</sup>* (< *\*AG-et<sup>o</sup>*). Nous concluons donc qu’on ne peut pas légitimement se fonder sur le prétendu *(\*)eitipes* de ST Sp AP 3 pour analyser *αματες* comme une troisième personne du pluriel secondaire en *\*-ens*, forme qui semble absente du paléo-sabellique (dans la documentation actuelle). Donc *αματες* est bel et bien un génitif singulier avec monophongaison de *\*-eis*.

146 Rix (2002: p. 102) donne le texte suivant: *perkiuum. / pūiieh sūm* (les lettres *p, e, r, k* étant munies d’un point souscrit). Les *ImIt* (I, p. 465) critiquent la traduction „Of the Percii. Whose (singular) am I?“

tiennent pas à la langue osque standard.<sup>147</sup> En revanche, nous devons préciser que nous rejetons fermement l'existence du prétendu datif singulier de l'interrogatif *\*\*poiéi* ou *\*\*poiéi* (selon les conventions de transcription adoptées), postulée par Rix (1996: p. 241) pour l'inscription de Poggio Sommavilla (*ST Um 2*), et nous lisons la séquence de lettres concernée comme *poheh*, en admettant une interprétation *h* (non *i*) pour la lettre en forme de rectangle vide.<sup>148</sup> En conclusion, même s'il faut laisser de côté la forme-fantôme de Poggio Sommavilla, il faut, pour le raisonnement qui est le nôtre, non seulement distinguer en osque deux formes de datif singulier (*pui* et *piei*), mais aussi deux formes de génitif singulier (*pieis(um)* et *púiiēh*).

Par conséquent, du point de vue purement *formel*, *\*pui pui* relève du thème *\*k<sup>w</sup>o-*, tandis que *pis.pis* (s'il s'agit bien d'un mot) relève du thème *\*k<sup>w</sup>i-*. Pour rendre compte de cette dualité, plusieurs hypothèses seraient envisageables. Premièrement, on pourrait supposer que l'osque, selon ses variétés, aurait possédé deux formes d'indéfinis redoublés, l'une sur le thème *\*k<sup>w</sup>o-*, l'autre sur le thème *\*k<sup>w</sup>i-*. Deuxièmement, on pourrait imaginer que les deux thèmes ont été associés dans un seul et même paradigme, avec *\*k<sup>w</sup>i...k<sup>w</sup>i-* aux cas directs et *\*k<sup>w</sup>o...k<sup>w</sup>o-* aux cas obliques. Troisièmement, on pourrait supposer que l'une au moins des formes étudiées (voire les deux), *pis.pis* ou *\*pui pui*, est *inexistante*, ou que son statut linguistique n'a pas été appréhendé correctement. Nous avons dit plus haut que *pis.pis* pouvait être une imitation occasionnelle (peut-être par un simple jeu du scripteur) du latin *quisquis*. En ce qui concerne *\*pui pui*, nous avons dit plus haut que nous acceptons la conjecture *pu[i pu]i* ou *pu[i p]ui*, qui nous semble *philologiquement* correcte, au sens où c'est probablement *\*pui pui* qui était réellement écrit. Néanmoins, on ne peut pas exclure que la séquence écrite *\*pui pui*, même si elle existait matériellement sur le support de la *defixio*, soit elle-même tout simplement une erreur par *dittographie*. Cette hypothèse est moins audacieuse qu'elle ne paraît.<sup>149</sup> En effet, trois remarques s'imposent. D'abord, il faut rappeler que le passage est fragmentaire, et il n'est pas du tout sûr que le contexte sémantique réclame la présence d'un indéfini à cet endroit, contrairement à ce qu'admettent beaucoup de commentateurs.<sup>150</sup> Bien entendu, on pourrait citer des *defixiones* comportant une formule d'un type *apparemment* comparable, par

147 Voir Rix (1996: p. 241); Untermann (2000: p. 597). Nous renvoyons aussi à l'étude publiée par Eichner & Frei-Stolba (1989: pp. 79–83).

148 Peu importe ici l'interprétation de l'inscription paléo-sabine figurant sur le col de la petite gourde de pèlerin de Poggio Sommavilla (*ST Um 2*). Nous découperions le début du texte en *falet nei poh eh*, en analysant *nei* comme une négation postposée au verbe impersonnel *falet* (< *\*fal-ē-ti*, cf. lat. *fallere*), *poh* comme un impératif aoriste archaïque du verbe „boire“ (grec πῶ, le *-h* étant ici une simple indication de longueur, comme parfois en sud-picénien), et *eh* comme l'impératif du verbe „manger“ (*eh* < *\*ed*, *\*ēd*). On traduirait: „Si tu n'éprouves pas de vertige, bois, mange [...]“. On rappellera que la non-expression des pronoms personnels avec les verbes du type *lubet* (type auquel appartient *falet*, selon nous) est extrêmement fréquente (voire est la norme) chez Plaute.

149 La rédaction de cet article était presque achevée quand nous avons constaté que Vetter (1953: p. 40) avait déjà eu une idée comparable à la nôtre: „Auch könnte [...] die Wiederholung von *pui* nur ein Schreibfehler sein.“

150 Par un raisonnement inverse du nôtre, les auteurs des *ImIt* (I, p. 445) ont cru bon de traduire „for whosoever“, et cela deux fois, sur le côté A, et sur le côté B (mais cela se justifie-t-il pour le côté B?).

exemple *Adiuro te demon, quicumque es, et demando tibi [...] ut [...]*.<sup>151</sup> Mais, en réalité, il n'est pas certain qu'une telle formule soit pertinente dans le texte osque étudié ici.<sup>152</sup> Ensuite, le segment *\*pui pui* est précédé de *pai*, et, si l'on admet que le rédacteur projetait d'écrire simplement *\*pai pui* (et non *\*pai pui pui*), on pourrait imaginer que, par une distraction aisément concevable, ce rédacteur, qui savait qu'il avait pour tâche d'écrire deux mots trilitères consécutifs de structure *pVi* (*V* correspondant aux voyelles *a* ou *u*), a cru, après avoir gravé le second mot, qu'il n'avait gravé que le premier, et cela l'aurait amené à réécrire *pui* par mégarde. Autrement dit, en dehors du fait que les dittographies sont banales<sup>153</sup> en elles-mêmes, le contexte phrastique particulier aurait pu ici favoriser une telle erreur. Enfin, et surtout, la face B présente justement *pai pui* qui semble correspondre à la (prétendue) séquence *\*pai pui pui* de la face A. Finalement, il se pourrait bien que le *\*pui pui* postulé pour l'inscription dite de Vibia, tout en ayant existé matériellement, ne possède aucune réalité linguistique. Une telle analyse reste, par nature, hypothétique, et étant bien conscients que tout raisonnement qui suppose une erreur est susceptible d'être infirmé par une découverte nouvelle, nous n'insistons pas sur ce point. Néanmoins, le lecteur devra admettre que la *Sprachwirklichkeit* à la fois de *\*pui pui* et de *pis.pis* se révèle sérieusement compromise. Par conséquent, il est *a priori* douteux que le *pīpit* de Paul Diacre (et de Balde) se rattache au paradigme du *pis.pis* de la *Casa del Fauno*.

## Indéfinis sabelliques présentant un second élément *\*k<sup>w</sup>id* invariable (type $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$ )

Nous avons signalé que l'osque possédait une série d'indéfinis (que nous avons baptisée groupe B) consistant en l'association du thème *\*k<sup>w</sup>i-* fléchi, suivi de l'élément *\*k<sup>w</sup>i-* figé en particule *\*k<sup>w</sup>id* (d'où *pid*, *píd*). Dans la section de l'étude qui suit, nous étudierons brièvement le cas de  $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$  (osque, attesté dans une défexion de Petelia récemment publiée), la forme fragmentaire *Jispíd* (osque, *ST Cm 1*), souvent lue *pispíd*, et *poizeipid* (osque, *ST Lu 1*) dont l'appartenance au paradigme peut toutefois faire débat. Il convient d'ajouter la mention de la remarquable forme paléo-sabellique *pimpih* (sud-picénien, *ST Sp AQ 3*).

Une forme  $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$  a été isolée sur une tablette de plomb de Petelia, publiée par Lazzarini (2004: p. 679), datable du IV<sup>e</sup> siècle ou du début du III<sup>e</sup>. Malheureusement, l'élucidation du contexte dans lequel apparaît  $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$  est rendue difficile par la présence de la séquence de lettres  $\tau\mu$  qui suit. On a supposé que la séquence  $\tau\mu$  recouvrait  $\tau\mu\mu$

151 Voir *dfx* 11.2.1/22 (Hadrumetum), repris dans Urbanová (2014: p. 381, numéro 162). On comparera *dfx* 11.2.1/28, texte repris dans Urbanová (2014: p. 383, numéro 168), ainsi que *dfx* 11.2.1/29, texte repris dans Urbanová (2014: p. 383, numéro 169).

152 Murano (2013: p. 68) précise: „In realtà tali formule venivano utilizzate solo in contesti in cui, per motivi intrinsecamente legati al pensiero religioso romano, non si conosceva la natura della divinità da invocare.“

153 On lit *post. post.* sur la Table de Bantia, et les deux mots qui précèdent commencent par la lettre *p*.

(soit par abréviation délibérée, soit par simple erreur).<sup>154</sup> De plus, la séquence de lettres  $\tau\alpha\pi$  qui précède l'indéfini n'est pas claire non plus.<sup>155</sup> On constate que le segment  $\mu$  est suivi d'un autre quantifieur qui est  $\sigma\lambda\lambda\omicron\mu$  (probablement un génitif pluriel) exprimant la totalité.<sup>156</sup> Ce génitif pluriel pourrait dépendre de l'indéfini. La présence d'un tel indéfini n'est pas surprenante dans ce genre textuel, et le corpus des défixions latines en présente plusieurs exemples.<sup>157</sup> À titre d'illustration, nous pouvons citer *Quisquis mihi imudavit* (c'est-à-dire *immutavit*), *inuolavit*, *minusue fecit*.<sup>158</sup>

Le *Cippus Abellanus* (*ST* Cm 1: Ve 1) contient le passage fragmentaire suivant: *Jispīd. nívolan[* (A25). Le premier mot a parfois été complété en *[p]ispīd*.<sup>159</sup> Certains philologues ont même lu et édité *pispīd*.<sup>160</sup> Précisons toutefois qu'Untermann (2000: p. 561) a supposé que la forme était peut-être à rattacher au paradigme de *pūtúrúspīd*.

Le fragment Adamesteanu de la *Tabula Bantina* (*ST* Lu 1: Ve 2)<sup>161</sup> a livré une forme de locatif singulier *poizeipīd* qui apparaît dans le syntagme nominal *acenei poizeipīd*. On peut hésiter entre deux traductions: ou bien „en une quelconque année“, „quelle que soit l'année“, ou bien „chaque année“.<sup>162</sup> Untermann (2000: p. 561), qui a publié son dictionnaire à une époque où la forme  $\pi\sigma\pi\iota\tau$  de Petelia n'était pas encore connue, admet que *poizeipīd* appartient au même paradigme que le sud-picénien *pimpīh*. Faut-il alors également supposer que *poizeipīd* appartient au même paradigme que  $\pi\sigma\pi\iota\tau$ ? Néanmoins, de façon apparemment contradictoire, Untermann (2000: p. 595) range la forme pronominale osque *poizad*<sup>163</sup> qui semble être comparable à l'ombrien *pora*<sup>164</sup> dans le paradigme du relatif *poi*. Le problème est rendu plus complexe encore par l'existence d'une forme osque *pad*.<sup>165</sup> L'analyse diachronique de *poizad* et de *poizeipīd* n'est pas claire. Pour les chercheurs qui admettent que *poizad* et *poizeipīd* appartiennent, d'un

154 Les rédacteurs des *ImIt* (III, p. 1476) écrivent  $\pi\sigma\pi\iota\tau$   $(\nu\iota)\mu$  et traduisent „whoever also (is)“. Précisons que l'analyse de  $\eta\sigma\upsilon\upsilon$  qui apparaît plus loin dans le texte est controversée. On se reportera à la discussion de Murano (2013: p. 196).

155 Murano (2013: p. 196) évoque la possibilité que  $\pi$  recouvre  $\delta$  et opère avec un verbe au subjonctif qui serait \* $\kappa\alpha\rho\iota\sigma\tau\alpha\delta$ .

156 Il est remarquable que la tradition de Verrius Flaccus livre justement des informations relatives à *sollum* (*Fest.* 372, 26–31; *Fest.* 384, 29–386, 1; *Paul. Fest.* 373, 7–10; *Paul. Fest.* 385, 6–9). Sur ce quantifieur, on consultera les études de Poccetti (2003: pp. 63–89), de Machajdíková (2013), et de Martzloff (2014a: pp. 220–223).

157 Sur les emplois de *quisquis* dans ce contexte, voir notamment les remarques d'Urbanová (2014: p. 250).

158 Voir *dfx* 2.3.1/1 (Mérida, Emerita, Lusitania), texte repris dans Urbanová (2014: pp. 24, 36, 73, 206, 209, 393, sous le numéro 219).

159 Récemment, Untermann (2000: p. 561) a présenté la forme comme *[p]ispīd* (avec *i* dans la première syllabe).

160 Ainsi, Rix (2002: p. 114). Les *ImIt* (II, p. 889) éditent *pispīd* et mettent un point sous le premier *p*.

161 Rix (2002: p. 125); *ImIt* (III, p. 1439).

162 On trouve la traduction „in each year“ dans les *ImIt* (III, p. 1444).

163 Sur la *Tabula Bantina* (*ST* Lu 1), 19.

164 *TIg* VIIb 65, VIIa 1. Sur le traitement de \**oi* en syllabe non finale (illustré aussi par *muneklu*, en alphabet national), voir Meiser (1986: p. 122).

165 Pietrabbondante (*ST* Sa 16: Ve 155).

point de vue strictement formel, au thème  $*k^w o-$  plutôt qu'au thème  $*k^w i-$ , s'offrent deux options. D'une part, on pourrait supposer que pour l'indéfini en question, les combinaisons  $*k^w o...k^w id$  et  $k^w i...k^w id$  (avec particule figée en second membre) étaient associées dans un seul et même paradigme. D'autre part, on pourrait supposer qu'il existait en osque deux paradigmes distincts. À l'heure actuelle, ces hypothèses ne paraissent pas susceptibles de vérification. Mais, du point de vue fonctionnel, il est intéressant d'observer que, sur la *Tabula Bantina*, des relatives introduites par *pīs* et *poizad* se rapportent à la même proposition matrice, ce qui pourrait *suggérer* (même si cela n'est pas un argument décisif, nous en convenons) que les caractéristiques sémantiques des relatifs dans les expressions *pīs* (*ceus*) et *poizad ligud* sont voisines. On notera que c'est apparemment le même point de vue qu'adoptent les *ImIt* (III, p. 1443), qui traduisent *pīs* par „whoever“ et *poizad ligud* par „under whatever condition“.<sup>166</sup> Pareillement, Wallace (2007: p. 61) rend la relative *pīs. ceus. bantins. fust.* par „whoever will be a citizen of Bantia“ et comprend *poizad. ligud.* comme signifiant „by whatever law“. Mais des interprétations concurrentes ont été soutenues. Ainsi, Vetter (1953: p. 16) rend en latin *pīs* par „qui“ et *poizad. ligud.* par „quali lege“.

Une inscription sud-picénienne fragmentaire de Casteldieri (ou Castel di Ieri, *ST Sp AQ 3*) a livré la forme *pīmpīh* dans un contexte syntaxique obscur, de sorte que le mot est difficilement exploitable pour notre analyse. Il faut préciser que la lecture est sûre et que l'existence de la forme est assurée, puisqu'elle est délimitée de chaque côté par des interponctions.<sup>167</sup> Le sens global du texte nous échappe en grande partie, même s'il a été possible de formuler des hypothèses raisonnables touchant les mots *boúediin*<sup>168</sup> et *[-]Joharme*, qui a été compris comme le datif singulier d'un substantif *[q]Joharme* (ou *[k]oharme*) „compagnon d'armes“ ou „porteur d'armes“ (la lettre *h* qui suit le reflet du préfixe  $*ko-$  sans nasale finale, et non  $*kom-$  attendu, est une marque graphique de l'hiatus).<sup>169</sup> En ce qui concerne les aspects phonétiques de *pīmpīh*, on sait qu'en sud-picénien,

166 Voici le passage (lignes 18–20), cité (mais sans les points souscrits) d'après Rix (2002: p. 124): *pon. censtur. / bansae. [correction pour sansae] toutam. [correction pour tautam] censazet. pīs. ceus. bantins. fust. censamur. esuf. in(im). eituum. poizad. ligud. / iusc. censtur. censaum. angetuzet.* La traduction des *ImIt* (III, p. 1443) est la suivante: „When the censors shall list the people at Bantia, whoever shall have been a citizen of Bantia is to be listed, himself and in respect of his property, under whatever condition those censors may have pronounced for the census.“

167 L'édition récente la plus informative est celle de La Regina (2010: p. 262).

168 Morandi (1983: pp. 225–226) et Janda (1993: p. 154) mentionnent le *Pagus Boedinus* de *CIL IX 3311*. Voir encore Martzloff (2011b: p. 195).

169 Voir les discussions dans Martzloff (2012b: p. 91) et plus récemment dans Martzloff (2015: p. 37), où est reconstruit  $*ko-arm-ei$ . Pour la formation, on pourrait comparer non seulement l'antonyme latin *inermis*, mais aussi *coarmio* (*CIL X 7297*). Néanmoins, ce *coarmio* pourrait être une formation entièrement indépendante. On consultera les illustrations données par La Regina (2010: p. 262) et les remarques de Marinetti (1985: p. 245). Les *ImIt* (I, p. 243) ne font aucune proposition de lecture ou de traduction pour le mot, ni aucune remarque sur les (éventuels) restes visibles de la lettre perdue. Nous soulignons explicitement que seule une nouvelle autopsie permettrait (ou non) de décider si la conjecture *[q]Joharme* est possible (peut-être avec un *q* en forme de losange barré, comme dans AP 3). Nous ajoutons qu'il serait également possible d'analyser *proiose* comme un datif singulier. En outre, il convient d'envisager que la forme écrite *Joiús* se complète en *[pr]Joiús*, et que ce *[pr]Joiús* pourrait être le nominatif singulier appartenant au même paradigme que *proiose*. L'analyse morphologique interne et l'étymologie de *proiose* restent

le /d/ final s'est spirantisé en [h], puis s'est amuï. Le segment *-pīh* représente donc le reflet régulier de *\*k<sup>w</sup>id*. Le maintien exceptionnel de l'occlusive dentale dans le *pid* fonctionnant comme relatif à l'intérieur de la forme *pidaitūpas* (avec univerbation graphique) attestée à Penna S. Andrea (*ST Sp TE 5*) est dû au fait que le relatif semble se comporter ici comme un quasi proclitique, de sorte que la frontière de mots était sentie comme estompée entre le relatif et *aitūpas*, et que la dentale de *pid* n'a pas subi le traitement phonétique propre à la position finale. Nous signalons brièvement un autre problème phonétique (non résolu à ce jour): les deux voyelles de timbre [i] du prototype *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* de *pimpīh* présentent des reflets notés par deux lettres différentes.<sup>170</sup> Il est possible qu'il faille compter avec un traitement phonétique propre aux mots accessoires. En tout cas, du point de vue de la morphologie sabellique, *pimpīh* représente un accusatif masculin singulier („whomever“). Il est par conséquent rigoureusement impossible de poser une équation entre le prototype *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* (masculin) de *pimpīh* et les prototypes *\*k<sup>w</sup>im k<sup>w</sup>id* (de neutre singulier) de l'arménien *inc<sup>s</sup>* et du védique *kīmcit*.

## Comparaison du type $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$ à d'autres formations sabelliques pourvues d'un élément final *\*k<sup>w</sup>id*

Nous avons montré dans la section précédente, à l'appui des formes  $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$  et *pīspīd* de l'osque et de la forme *pimpīh* du sud-picénien, que le sabellique possédait un indéfini constitué d'une forme fléchie du thème *\*k<sup>w</sup>i-* associée à la forme figée *\*k<sup>w</sup>id* (d'où *\*pid*) du même thème. La forme *poizeipid* présente une association comparable, mais le premier élément pourrait se rattacher formellement (mais peut-être pas d'un point de vue fonctionnel, au moins dans cette association) au thème *\*k<sup>w</sup>o-* (à vrai dire, l'analyse de *poiz-* reste problématique). Nous devons encore souligner que cette particule *\*pid* est attestée dans plusieurs autres formations sabelliques. Il n'est pas nécessaire de proposer ici une liste exhaustive des formes pertinentes. Nous nous limiterons à examiner l'osque *pūtereipid* et son correspondant ombrien *putrespe* (TIg IV 14), l'ombrien *seipodruhpei* (TIg VIa 11), et enfin l'adverbe ombrien *iepi* (TIg III 21).

La Table d'Agnone (*ST Sa 1: Ve 147*) présente à deux reprises l'expression *alttrei. pūtereipid. akenei* que Vetter (1953: pp. 104–105) rend par „altero utroque anno“.<sup>171</sup> Citons encore, à titre d'illustration, le début du *Cippus Abellanus* (*ST Cm 1, A, 1–9*), où apparaît

incertaines. La ressemblance du segment *-ios-* avec le suffixe de comparatif est-elle un pur hasard?

170 Faut-il envisager, pour le sud-picénien, une neutralisation partielle, en syllabe non initiale, de /ε/ (mi-fermé) et de /i/ (fermé), dans les mots accessoires? On notera toutefois que le corpus livre aussi *atīm* (< *\*ag-ti-m?*) et *īmih* (< *\*īmid*, d'un thème *\*h<sub>2</sub>im-i-* apparenté au latin *īmāgō*, à l'ablatif singulier, le sens étant „en représentation“?). Sur *īmih*, voir maintenant Vine (2012: p. 16). Dans les inscriptions qui distinguent *ī* et *i* dans la graphie, le *\*i* bref est représenté tantôt par *i*, tantôt par *ī*.

171 L'interprétation sémantique précise est controversée. Eichner (1993: p. 93) traduit „in jedem zweiten Jahr“. Prodocimi (1996: 476) écrit „*alttrei pūtereipid akenei* significa 'ogni anno' e non 'ogni altro anno'“. Les *ImIt* (II, p. 1205) proposent „in every other year“. Sur *alttrei pūtereipid*, voir encore Orlandini & Poccetti (2011: p. 230).

le nominatif pluriel masculin *pútúrúspíd*<sup>172</sup> employé à propos des garants de la convention de chacune des parties contractantes:

*maiíúí. vestirikiíúí. mai(ieís). sta(ttieís)*<sup>173</sup> / *prupukid. sverruneí. kvaístu/reí. abellanúí. íním. maiíúí / lívkiíúí. mai(ieís). pukalatúí / medikeí. deketasiúí. nívla/núí. íním. lígatúís. abellan[úís] / íním. lígatúís. nívlanúís / pís. senateís. tangimúd / suveís. pútúrúspíd. lígat[ús] / fufans. eks. kúmbened.*  
 „Pour Maius Vestricius, (fils) de Maius, (petit-fils) de Statius, *prupukid sverruneí*,<sup>174</sup> questeur d’Abella, et Maius Lucius, (fils) de Maius, *pukalatúí*,<sup>175</sup> meddix *deketasiúí* de Nola, et les délégués d’Abella et les délégués de Nola, qui par décision de leur Sénat avaient été délégués chacun (respectivement), il a été convenu ce qui suit [...]“

La forme ombrienne *putrespe* apparaît dans un contexte d’interprétation très difficile, *ereçlu. umtu / putrespe. erus*. (TIg IV 13–14), auquel Weiss (2009: pp. 246–250) a consacré une discussion minutieuse. La question est de savoir si la forme *erus* attestée dans le passage cité est identique aux nombreuses autres attestations de *erus*, ou si la ressemblance extérieure est ici due aux contingences de l’homographie. Après avoir passé en revue les thèses proposées dans la bibliographie antérieure, M. Weiss en vient à prendre en considération une hypothèse d’après laquelle *erus* serait ici une forme de génitif *duel* d’un démonstratif, transposable en *\*eis-Hous*.<sup>176</sup> Il faudrait alors envisager une traduction „anoit the icon of each of them“. Dans ce cas, *putrespe* serait un génitif singulier. Précisons que le *-e* final de *putrespe* note une voyelle d’avant „mi-fermée“, car *-pe* est le reflet de *\*pid* (avec chute régulière de /d/ final en ombrien). En effet, *putrespe* est l’équivalent fonctionnel, mais non l’équivalent formel, du latin *utriusque*, puisque les formes osques *pútèreípíd* et *pútúrúspíd* suggèrent que l’ombrien *putrespe* contient une particule *\*k<sup>w</sup>id*, et non une particule *\*k<sup>w</sup>e*.

L’adverbe ombrien *seipodruhpei* „des deux côtés“ est attesté une fois dans les Tables Eugubines (TIg VIa 11), à l’intérieur de la séquence *eine. todceir. tuderus. seipodruhpei. seritu* que Vetter (1953: p. 233) transpose en „Et (ab) urbicis finibus utroqueversus servato“ et que Poultney (1959: p. 234) traduit „Then within the city boundaries he shall make observation in either direction.“ Meiser (1986: p. 114) ramène l’élément écrit *-pei* (où le digramme *ei* note un [e] mi-fermé bref) à *\*pid*.<sup>177</sup> Il faudrait donc poser *\*sē(d)-poterōd-pid*.

Parmi les formations sabelliques comportant l’accusatif neutre singulier *\*k<sup>w</sup>id* figé, nous pouvons encore citer l’hapax ombrien *iepi*, attesté dans la séquence *ap / vuku*.

172 Pour des essais de traduction, voir La Regina (2000: p. 215) et les *ImIt* (II, p. 891), qui traduisent „who by decision of their senate each had become ambassadors“. Voir encore Aberson & Wachter (2010: p. 409).

173 Lecture de La Regina (2000: p. 217). L’ancienne lecture *Sii(úí)* ne semble plus admise.

174 Voir Hajnal (1993: pp. 125–128). Le passage est également discuté par Poccetti (2008: pp. 43–44).

175 Voir les discussions de Poccetti (1990) et de Hajnal (1993).

176 Voir Weiss (2009: p. 250). Dans notre notation, *H* désigne une laryngale de qualité (timbre) non spécifiée. Comme le remarque Weiss, un pluriel (aberrant en synchronie) du type *frēnī* associé au neutre singulier *frēnum* „freins, mors“ se laisse certes décrire comme un phénomène de „gender switching“, mais cette divergence s’interprète en diachronie comme une trace d’une ancienne terminaison de *duel*: *\*-o-ih<sub>1</sub>*.

177 Sur les aspects phonographématiques, voir aussi Rix (1976: p. 161). Le digramme *ei* ne note pas forcément une voyelle longue dans les conventions orthographiques de l’ombrien transcrit en alphabet latin.

*kukehes. iepi. persklumař. kařitu.* (TIg III 20–21). Weiss (2010: pp. 144–145) propose de traduire „When you are approaching the grove, on the way call to the prayer-rite“, tout en estimant que le sens contextuel de *iepi* pourrait être spatial ou temporel („at that time“ ou „during that time“), même si l’acception spatiale est la plus ancienne. Le second élément, noté *-pi*, remonte probablement à *\*k<sup>w</sup>id*. Nous croyons, avec M. Weiss, qu’une reconstruction *\*iyāi* est la plus plausible pour le segment *ie-* initial. Il s’agirait du locatif féminin singulier du même déictique qui apparaît en latin sous la forme de l’accusatif féminin singulier<sup>178</sup> *\*iyām*, figé en adverbe de temps, qui est l’ancêtre de *iam* „déjà“. Nous ajoutons que ce prototype *\*iyāi* pourrait avoir laissé une trace directe (mais méconnue) en latin archaïque dans la fameuse inscription du *duenos*<sup>179</sup> (*CIL* I<sup>2</sup> 4), si la fin de la seconde ligne admet le découpage *oites iai paca riuois*. Si d’un côté, comme H. Eichner<sup>180</sup> l’a supposé, le texte contient une forme d’impératif présent *paca*, et si d’un autre côté, comme l’avaient proposé naguère Thurneysen (1899: pp. 198, 212) et Meringer (1907: p. 307), *oites* représente la notation régulière du participe présent du verbe déponent latin *utor*, [*oite*<sup>(n)</sup>ss] (< *\*oitents*), qui se construit, comme on l’attend, avec un ablatif (ici *riuois*), alors il faudrait isoler un segment de trois lettres *iai*, qui serait, selon nous, un élément adverbial entrant dans un système de corrélation *nei... iai* qui serait comparable à l’association *ap... iepi* de l’ombrien. La micro-séquence *oites iai paca riuois* serait à comprendre littéralement comme „alors (*iai*) fais la paix<sup>181</sup> (*paca*) en utilisant (*oites*) les écoulements (*riuois*)“. Finalement, le second élément de *iepi* serait le reflet de *\*k<sup>w</sup>id*, tandis que son premier élément serait exactement superposable à l’adverbe latin *iai* ainsi dégagé.

Nous ne prétendons pas fournir ici une liste complète des formations sabelliennes comportant l’accusatif neutre singulier *\*k<sup>w</sup>id* pétrifié en particule. Meiser (1986: p. 285) cite encore le mot ombrien écrit en alphabet national comme *ape*, *api*, et en alphabet latin comme *ape*, *appei*. La graphie *appei*, avec le digramme *ei*, démontre que le second élément était *\*k<sup>w</sup>id* (et non *\*k<sup>w</sup>e*), même si la structure originelle de *appei* (< *\*ad-k<sup>w</sup>id?*) rappelle extérieurement le latin *atque*. Plusieurs des formes citées ci-dessus permettent d’établir que le sabellique utilise *\*k<sup>w</sup>id* dans des formations où le latin utilise *-que* (< *\*k<sup>w</sup>e*). Cette dissymétrie entre le sabellique et le latin appelle deux remarques. D’une part, la correspondance entre latin *\*k<sup>w</sup>e* et sabellique *\*k<sup>w</sup>id* ne doit pas être comprise comme impliquant automatiquement que *\*pispid* serait le correspondant de *quisque* du point de vue fonctionnel. Il serait probablement faux (ou trop simpliste) de considérer mécaniquement que *\*pispid* est le correspondant du latin *quisque*, tandis que *\*pispis*

178 Dunkel (2014: p. 367) pose *\*yām* monosyllabique, ce qui serait différent. Dunkel songe non à un accusatif, mais à un instrumental (cf. le *-m* dans *exim?*).

179 Nous choisissons de dire „du *duenos*“ (sans majuscule, et avec article), et non „de *Duenos*“ (avec majuscule), car le mot *duenos* n’est pas un nom propre.

180 Eichner (1988–1990: p. 214). Le savant s’appuie sur une proposition de Steinbauer (1989: p. 35). Voir également Urbanová & Blažek (2008: p. 93). Nous acceptons la segmentation en *paca + riuois*, mais nous soulignons que cette segmentation a été refusée par Stefanelli (2012: p. 215), toutefois sans raison décisive.

181 Les deux traductions « fais la paix » ou « apaise » seraient concevables.

(reflété à la *Casa del Fauno*) serait le véritable correspondant du latin *quisquis*. Nous admettons (en dépit de la documentation très limitée qui est la nôtre) que *\*pispid* est bien le correspondant fonctionnel de *quisquis* (sans toutefois perdre de vue que le latin lui-même connaissait des échanges entre *quisquis* et *quisque*). D'autre part, nous devons mentionner une hypothèse alternative que nous avons passée sous silence jusqu'à présent, d'après laquelle le second élément de *\*pispid* refléterait non *\*k<sup>w</sup>id*, mais un conglomérat de particules *\*k<sup>w</sup>(e) + \*id*. Une telle particule *\*id* peut certes avoir joué un rôle dans la morphologie sabellique, et elle semble se retrouver en ombrien dans la conjonction „si (if, wenn)“, qui est écrite *persei, pirsī, pīrse, persi, perse* en alphabet latin, et *peře, piři* en alphabet national, et qui semble être issue de *\*k<sup>w</sup>id-id*.<sup>182</sup> Et c'est peut-être également cette particule qui explique la graphie avec *i* final (au lieu de *ī* attendu) dans le relatif sud-picénien *posmūi* (< *\*posmōy-id?*). Néanmoins, une reconstruction *\*posmōy-ī* serait également possible. Mais pourquoi faudrait-il postuler une affinité particulière entre le *\*k<sup>w</sup>e* généralisant et ce *\*id?* Une reconstruction *\*k<sup>w</sup>is-k<sup>w</sup>id* est donc préférable à *\*k<sup>w</sup>is-k<sup>w</sup>(e)+id*.

## Retour à la forme *pitpit* de la tradition de Verrius Flaccus

La glose transmise par Paul Diacre appelle des commentaires de deux ordres, concernant d'une part les *sources* possibles de Verrius Flaccus, et d'autre part les *aspects formels* du mot tel qu'il est transmis en latin. Il est difficile de préciser la source exacte de Verrius Flaccus. Le lemme de Paul Diacre ne donne aucune indication de source. La question est de savoir si le texte original de Verrius Flaccus donnait (ou non) une telle information, et avec quel degré de précision (le nom de l'auteur, ou simplement une indication plus sommaire?). Si c'était le cas, l'indication de provenance aurait pu être supprimée soit par Festus, soit par Paul au cours du travail de condensation du texte. Si l'on suppose que Verrius Flaccus a rencontré l'indéfini osque dans une œuvre littéraire latine, à l'intérieur de laquelle il aurait été cité, on peut songer par exemple à une pièce relevant de la *fabula Atellana*.<sup>183</sup> En effet, Festus, à maintes reprises, donne des extraits de Pomponius<sup>184</sup> et de Nouius.<sup>185</sup> Il n'est pas indifférent pour notre propos que le nom de *Nouius* soit d'origine osque.<sup>186</sup> À l'appui d'une telle hypothèse, on pourrait confronter le témoignage de Varron concernant *casnar*, un autre terme d'origine osque, *Item significat in Atellanis aliquot Pappum, senem quod Osci casnar appellant*<sup>187</sup> (Varr. *ling.* 7, 29), à celui de Paul Diacre, *Casnar senex Oscorum lingua* „*Casnar* a le sens de *senex* ('vieillard') en langue osque“ (Paul. *Fest.* 41, 18 L). Mais on pourrait aussi songer à une autre provenance,

182 Voir Meiser (1986: p. 43). Différemment, Untermann (2005: p. 522).

183 Sur l'atellane, voir Leo (1913: pp. 370–371) et surtout Bardou (1952: pp. 163–165).

184 Sur Pomponius, voir Petersmann & Petersmann (1991: pp. 291–297).

185 Sur Nouius, voir Petersmann & Petersmann (1991: pp. 297–299).

186 Comme le font observer Petersmann & Petersmann (1991: p. 297).

187 „Pareillement, dans plusieurs atellanes, [le mot *casnus*] désigne [le personnage] Pappus, parce que les Osques nomment le vieillard *casnar*.“ Texte d'après Kent (1951: p. 296). Voir aussi Biville (2013: p. 32).

comme une pièce de *fabula togata*. L'un des grands auteurs de la *fabula togata*, Titinius<sup>188</sup> (qui est justement cité par Paul Diacre)<sup>189</sup> a fait une allusion claire à des locuteurs de langues sabelliennes, l'osque et le volsque: *qui Obsce et Volsce fabulantur, nam Latine nesciunt*<sup>190</sup> (Paul. *Fest.* 205, 5–6 L). Faut-il supposer que dans une *togata* indéterminée, un personnage employait, ou mentionnait, le terme *pitpit*? Il est possible que l'emploi éventuel d'un mot osque dans une telle pièce réponde à un dessein parodique.<sup>191</sup> En réalité, dans le cas très particulier de la glose *pitpit*, peut-être est-il vain de vouloir rechercher à tout prix une source écrite trop précise. En effet, on ne saurait exclure qu'à l'époque tarde-républicaine, les Romains cultivés, ou possédant une curiosité linguistique minimale, aient été conscients (et cela sans nécessairement parler l'osque), qu'à la labiovélaire \*/k<sup>w</sup>/ de leur langue correspondait en osque un /p/. Il ne serait pas illégitime d'imaginer qu'un certain nombre de Romains du premier siècle avant notre ère, même en dehors du cercle étroit des antiquaires de profession, aient su (ou aient été informés) que le correspondant de *quid* en osque était *píd*. Il n'était certainement pas nécessaire d'avoir voyagé au fin fond de l'Italie pour avoir entendu ce mot, car tout maître de maison pouvait avoir, dans sa domesticité, un ou plusieurs esclaves oscophones, soit à Rome même, soit dans l'un de ses domaines italiens. Ou il pouvait avoir connu des affranchis oscophones, ou des marchands, des „hommes d'affaires“ oscophones. Or un mot comme *píd* devait être d'emploi courant à l'oral, et certains Romains pouvaient l'avoir entendu dans une conversation entre deux oscophones, même si les Romains en question n'étaient pas nécessairement en mesure de comprendre l'ensemble de leur échange verbal. Et de telles situations sont imaginables, même si l'osque était fortement concurrencé par le latin à cette période. À l'époque de Verrius Flaccus, la glose expliquant *pitpit* comme l'équivalent de *quidquid* pouvait continuer d'intéresser une fraction de son lectorat qui aurait encore pu avoir l'occasion (si rare fût-elle) d'*entendre* les formes *píd* ou *pitpit*, tout en sachant que ces occasions devenaient de plus en plus clairsemées pour ses contemporains (elles avaient dû être plus fréquentes une génération auparavant).<sup>192</sup> Néanmoins, nous soulignons que l'enquête portant sur les sources présente inévitablement une part considérable de spéculation, et, de toute façon, nous ne voulons évidemment pas exclure une source littéraire pour rendre compte de la provenance de *pitpit*.

188 Pour une introduction à Titinius et à son œuvre littéraire, on consultera Petersmann & Petersmann (1991: pp. 175–186), Leo (1913: p. 375) et la notice de Bardon (1952: pp. 39–43). Sur la *fabula togata* en général, on a à disposition le recueil de Daviault (1981).

189 On se reportera à l'*index scriptorum* de l'édition de Lindsay (1913: p. 572).

190 „[...] qui parlent osque et volsque, car ils ne savent pas le latin“. Sur ce texte souvent commenté, voir par exemple Bardon (1952: p. 41), Coarelli (1990: p. 137), et surtout Daviault (1981: p. 120, extrait numéro 103).

191 Voir les remarques de Cèbe (1966: pp. 64–65).

192 Il n'est pas possible d'aborder ici la difficile question de la date de la disparition complète de la langue osque, qui ne coïncide pas avec la disparition des entités politiques proprement osques, ni avec la disparition de la langue osque dans ses usages écrits. On rappellera que Flobert (1995: p. 149) était d'avis que le latin des tablettes de Murécine était encore fortement marqué par le substrat osque (il se fonde sur l'anaptyxe de *ominis* pour *omnis*, qu'il compare à celle des mots osques *comono*, *comenei*), mais, bien sûr, la survie d'habitudes de prononciation n'implique pas (en soi) une survie complète de la langue en tant que telle. Sur l'ensemble, on trouvera aussi des indications dans l'étude de Mahé-Simon (2008).

En ce qui concerne les aspects formels de *pitpit*, trois remarques (d'ordre phonétique ou phonographématique) s'avèrent indispensables, à propos des trois graphèmes *p*, *i* et *t* utilisés dans ce mot. En premier lieu, en ce qui concerne le vocalisme, on sait que le \*/i/ de l'ancêtre proto-italique \*/k<sup>w</sup>id/ du pronom a été sujet à la *mutation vocalique* du sabellique et a donc été transformé en une voyelle brève antérieure mi-fermée (de timbre intermédiaire entre [e] ouvert et [i] fermé).<sup>193</sup> Ce timbre spécifique est attesté dans la graphie osque *pid* (ST Cm 1: Ve 1). Nous considérons que, du point de vue osque, cette voyelle „mi-fermée“ avait le statut de phonème. En revanche, la langue latine classique ne possédait pas de phonème correspondant. La voyelle brève antérieure „mi-fermée“ de l'osque a été rendue en latin par la lettre *i*. Cette voyelle de timbre intermédiaire était donc sentie comme plus proche de [i] que de [e], non seulement par les Romains, mais aussi par les oscophones, à en juger par les graphies *pid* (ST Cp 37: Ve 6) et  $\pi\iota\sigma\pi\iota\tau$ . En second lieu, en ce qui concerne le consonantisme, comme nous avons déjà eu l'occasion de le voir, le prototype commun à *quid* et à *pid* contenait ce qu'on appelle une labiovélaire sourde \*/k<sup>w</sup>/. Cette labiovélaire sourde se transformait régulièrement en labiale /p/ dans les langues sabelliennes. Ainsi, le numéral cardinal signifiant „quatre“ a la forme *quattuor* en latin et commence par une labiovélaire dans cette langue, tandis que son correspondant commence par une occlusive labiale sourde en sabellique: sont documentés *pettiur* (ST Sa 17: Ve 141) dans l'épigraphie et *pitora* chez Festus (226, 33 L) et chez Paul Diacre (Paul. *Fest.* 227, 3 L).<sup>194</sup> En troisième lieu, toujours en ce qui concerne le consonantisme, la dentale sourde finale -t appelle un commentaire, car l'osque est censé présenter une sonore (comme dans *pid* ou *pid*, écrits avec la sonore *d* en position finale). Trois perspectives *théoriques*, que nous aurons à hiérarchiser, pourraient être envisagées. Selon une première hypothèse, le /t/ reflèterait un assourdissement réel en finale absolue de mot, qui se serait produit à l'intérieur de la langue osque, ou, de façon alternative, une tendance à la neutralisation, au moins pour l'occlusive dentale, de l'opposition entre sourde et sonore, en finale absolue de mot. L'épigraphie osque semblerait livrer des indices concrets en ce sens, puisque dans plusieurs de ses travaux – à la fois pionniers et fondateurs – portant sur les aspects phonographématiques des textes osques rédigés en alphabet grec, Michel Lejeune avait relevé plusieurs exemples de -τ final au lieu de -δ attendu.<sup>195</sup> Citons par exemple (τ)αγγινοτ (ST Lu 5), en regard de τανγινοδ (ST Lu 2, 6, 7, 12). Pour l'osque en alphabet latin, on songe au *pocapit* de la Table de Bantia (ST Lu 1), mais il pourrait s'agir d'une simple erreur (le document présente en effet de nombreuses inadvertances), ou d'une graphie conditionnée par l'initiale du mot suivant, car, à côté de *pocapit* devant *post* (ligne 8), la *Tabula Bantina* livre précisément [p]ocapid devant *bansa[e]* (ligne 31). Selon une deuxième hypothèse, on pourrait songer à une tendance à une confusion *graphique* (mais non à une perte géné-

193 Sur cette *Vokalverschiebung* bien attestée en osque et en ombrien (mais, selon nous, seulement partiellement en sud-picéniens), voir Meiser (1986: pp. 42–43).

194 Sur l'ensemble des formes, voir Machajdíková (2014d), avec bibliographie. Voir aussi Eichner (1982: p. 328).

195 Les premières observations de Lejeune (1970: p. 306) ont été complétées dans Lejeune (1972: p. 8), puis dans Lejeune (1990: p. 32).

ralisée de la distinction phonologique de /d/ et de /t/) en position finale absolue dans certaines traditions orthographiques latines. Une graphie *quitquit*<sup>196</sup> est d'ailleurs effectivement attestée, mais il ne semble hélas pas démontrable qu'il existe un rapport significatif et direct entre ce *quitquit* (avec *t*) et le *pitpit* de Paul Diacre.<sup>197</sup> Selon une troisième hypothèse (qui pourrait toutefois sembler artificielle), on pourrait supposer qu'il s'est produit un assourdissement de /d/ devant /p/ à la jointure des deux éléments *\*pid*, et que, pour maintenir l'effet de répétition dans la graphie, la lettre *t* a été employée deux fois (*\*pitpid* transformé en *pitpit*). À ce propos, rappelons que la tradition manuscrite livre la graphie *pippit*, dont il est néanmoins malaisé de préciser l'âge et la valeur. Mais, bien que l'assourdissement de /d/ devant /p/ à la jointure des deux éléments *\*pid* soit concevable, et bien qu'une influence de certaines traditions orthographiques latines ne puisse être écartée, c'est à la première des trois hypothèses mentionnées que l'on pourrait être tenté d'accorder une place prépondérante. En effet, le nouveau document de Petelia livre précisément la forme  $\pi\sigma\pi\iota\tau$  avec une consonne sourde dans la graphie. Nous suggérons donc (toutefois avec les réserves qui s'imposent) que les deux *t* de *pitpit* pourraient être mis en relation avec les graphies à sourdes finales que présentent les formes  $\pi\sigma\pi\iota\tau$  et  $(\tau)\alpha\nu\gamma\iota\nu\sigma\tau$  attestées dans l'épigraphie osque.

## La question du rattachement paradigmatique de *pitpit*: essai de synthèse

Armés des observations qui précèdent, nous pouvons aborder la question essentielle du *rattachement paradigmatique* de la forme *pitpit* citée chez Paul Diacre. Puisque nous avons vu que l'osque possède, ou semble posséder, deux paradigmes, celui de *pis.pis* (groupe A) et celui de  $\pi\sigma\pi\iota\tau$ , *pispid*<sup>198</sup> (groupe B), nous aurons à décider si le masculin correspondant au neutre *pitpit* connu de Verrius Flaccus était plutôt de forme *\*pispis* ou plutôt de forme *\*pispit*. Notre raisonnement suivra trois étapes. Une première étape de la réflexion portera sur le contraste existant entre l'indéfini latin *quisquis* et le groupe de  $\pi\sigma\pi\iota\tau$ . À la différence de  $\pi\sigma\pi\iota\tau$ , dont le second élément est invariable (*\*k<sup>w</sup>id*), les deux éléments de *quisquis* sont fléchis. Cette évidence mérite d'être soulignée ici, car, de façon curieuse, Dunkel (2014: p. 450) range le neutre latin *quidquid* sous une rubrique *\*k<sup>w</sup>ó/i-k<sup>w</sup>id*. Cet auteur classe *quidquid* avec l'osque *poizeipid*. Dunkel considère donc que

196 Dans la *Lex coloniae genetiuae Iuliae siue Ursonensis*, CIL I<sup>2</sup> 594 (Tab. IV, 2, 18). On y trouve aussi *it quot et quit*. On consultera les réflexions de Wachter (2013: p. 18).

197 Il serait, à nos yeux, hardi et peu satisfaisant de postuler un lien entre le *-t* des formes falisques *facet* et *met* (au lieu de *med* attendu), attestées dans une inscription du IV<sup>e</sup> siècle publiée par Wallace (2005b), et les *-t* finaux de *pitpit* et de *quitquit*. Un heureux hasard fait qu'une forme falisque *faced* (avec *-d* attendu), se trouvant sur une inscription postérieure à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, a également été publiée presque au même moment par Berenguer-Sánchez & Luján (2004). Entre l'inscription falisque et les documents pertinents de l'osque et du latin, les horizons linguistiques et chronologiques sont différents. Nous partageons l'avis de Wallace (2005b: p. 179), qui écrit: „A convincing explanation for word-final *-t* in place of expected *-d* does not exist; only speculation is possible.“

198 Si du moins cette forme est correctement lue, comme les éditeurs récents l'admettent.

le second élément de *quidquid* est une particule invariable. Mais, tandis qu'une telle interprétation serait précisément correcte pour l'osque *pitpit* (comme nous le verrons plus loin), nous considérons que l'analyse de Dunkel n'est pas acceptable pour le latin *quidquid*. Cela est d'autant plus incompréhensible que Dunkel (2014: p. 471) classe non seulement le masculin latin *quisquis*, mais aussi le neutre osque *pitpit* sous la rubrique du paradigme  $*k^{w}isk^{w}is$  à double flexion. En réalité, à la fois du point de vue synchronique et dans une perspective historique, l'indéfini latin *quidquid* appartient tout simplement au paradigme de *quisquis*, ou, pour le formuler sans ambiguïté, le second *quid* de *quidquid* n'est pas une particule figée, mais le nominatif-accusatif neutre singulier flexionnel de *quis*.

Une seconde étape de la réflexion doit être consacrée à la différence profonde qui, à notre avis, oppose le latin *quisquis* et l'osque *pis.pis* d'un point de vue historique, différence qui semble être passée inaperçue à la plupart des chercheurs. Plusieurs auteurs, comme Ernout & Meillet (2001: p. 560) et récemment Dunkel (2014), ont placé l'osque *pis.pis* sur un même plan que le latin *quisquis* et le hittite *kuiš kuiš*.<sup>199</sup> Dunkel (2014: p. 471) voit explicitement dans *pis.pis* et dans *pitpit* des reflets du paradigme à flexion double  $*k^{w}is k^{w}is$ . Pareillement, Sihler (1995: p. 395) cite *pitpit* et *pis.pis* comme formations appartenant au paradigme d'un „reduplicated indefinite pronoun“ sur le même plan que *quisquis*. Mais, si l'on se fonde sur les données exposées plus haut, cette analyse paraît très douteuse. En effet, si le nominatif masculin „normal“ en osque du correspondant fonctionnel de *quisquis* est  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pišpid*, quel statut attribuer à *pis.pis*? Le datif restitué  $*pui\ pui$  de la malédiction de Vibia (si l'on admet son existence) apporte peu d'informations sur *pis.pis*, car il s'agit du thème  $*k^{w}o-$  (alors que le datif du thème  $*k^{w}i-$  est *piei*). De plus, même si l'on admet la restitution philologique *pufi puji* ou *pufi pji ui* (qui est en elle-même plausible), on ne peut pas exclure que ce  $*pui\ pui$  résulte d'une erreur matérielle (séquence fautive *pai pui pui*, au lieu de  $*pai\ pui$ , par dittographie). Nous suggérons que *pis.pis* (comme peut-être  $*pui\ pui$ , s'il ne s'agit pas d'une simple dittographie) est une création secondaire, plus récente que le paradigme reflété par  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pišpid*. L'ancienneté du type  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pišpid* semble être confirmée par la forme sud-picénienne *pimpih* (<  $*k^{w}im k^{w}id$ ) attestée à Casteldieri (ST Sp AQ 3). La genèse de ce *pis.pis* s'explique soit comme une création spontanée de l'osque (le redoublement étant un procédé bien établi<sup>200</sup> de formation des indéfinis), soit comme un calque du latin. S'il était exact que *pis.pis* est une création récente de l'osque (influencée ou non par le latin), il serait entièrement illégitime (contrairement à ce qu'on admet souvent) de comparer directement *pis.pis* au hittite *kuiš kuiš*. Dans cette perspective, l'histoire des pronoms-adjectifs indéfinis de l'osque serait beaucoup plus complexe qu'on ne le croit généralement. L'osque *pis.pis* ne refléterait pas un héritage de l'indo-européen, mais une

199 D'autres auteurs juxtaposent *pis.pis* et le pronom hittite, mais sans en tirer de conclusions explicites de nature diachronique. Citons Calboli (1959: p. 116), Tischler (1983: p. 616) et Probert (2015: p. 31). John (1954: p. 290) écrit „*pišpis* = *quisquis* und *pitpit* = *quidquid*“, mais, comme souvent en linguistique historique, l'utilisation du signe mathématique „=“ est extrêmement pernicieuse, car elle risque d'occulter l'essentiel du problème.

200 Renvoyons à Wölfflin (1882: p. 446), à Haspelmath (1997: pp. 179–182) et à de Vaan (2015: p. 39).

innovation au second degré: dans un premier temps, le second élément de l'indéfini était fléchi, puis, dans un second temps, il a été remplacé par un *\*pid* (< *\*k<sup>w</sup>id*) figé, et enfin, dans un troisième temps, l'osque a *recréé* des indéfinis à redoublement (*pis.pis*, et peut-être *\*pui pui*), soit spontanément, soit par influence du latin. (À titre d'alternative, on pourrait certes supposer que *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>id* a remplacé *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>e* par simple substitution de *\*k<sup>w</sup>id* à *\*k<sup>w</sup>e*, à condition toutefois de supposer que *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>id* a ensuite récupéré à la fois les fonctions de *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is* et de *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>e*; *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is* aurait donc été évincé, et un *pis.pis* a peut-être été ultérieurement recréé.) Bien qu'il semble peu économique, ce modèle de développement nous paraît refléter plus adéquatement que l'interprétation traditionnelle la réalité linguistique, dont on aurait tort de méconnaître la complexité. *Pis.pis* ne continue pas directement un *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is* indo-européen.

Lors d'une troisième étape, nous traiterons de l'appartenance paradigmatique de *pitpit* lui-même. Nous avons déjà suggéré qu'il était *a priori* plus probable que *pitpit* appartienne au paradigme de  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pispíd*, qui *semble* mieux ancré dans la langue osque. Cette affirmation repose moins sur le nombre des attestations osques, peu significatif en lui-même, que sur des considérations structurelles, vu que le sabellique affectionne les indéfinis marqués par un *\*k<sup>w</sup>id* figé, et, comme nous l'avons dit, l'accusatif masculin sud-picénien *pimpíh* paraît confirmer l'ancienneté (à l'échelle du sabellique, du moins) du type  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pispíd*. Dunkel a raison de séparer *pitpit* de *quidquid*, mais il a manifestement tort de considérer que *quidquid* représente un avatar du paradigme d'une formation *\*k<sup>w</sup>ó/i-k<sup>w</sup>id* (avec *\*k<sup>w</sup>id* pétrifié), tandis que *pitpit* serait simplement (à ses yeux) le neutre de *pis.pis* avec flexion double. Sur ce point, notre analyse est très exactement l'inverse de celle qu'adopte Dunkel. Nous rattachons *pitpit* aux nombreuses formes sabelliques qui présentent une particule *\*k<sup>w</sup>id* en fin de mot ( $\pi\sigma\pi\tau$ , *poizeipid*). Ce *pitpit* est probablement le neutre associé au masculin  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pispíd*. Selon nous, il serait possible que *pis.pis* soit une simple imitation tardive (occasionnelle ou diffusée, nous ne saurions le dire avec certitude) du latin *quisquis*. Ce *pis.pis* n'est donc pas le masculin associé au neutre *pitpit*. Le *pis.pis* osque ne pourrait donc pas être considéré comme un reflet direct du paradigme à flexion double *\*k<sup>w</sup>is k<sup>w</sup>is*, comme on le trouve en latin, en anatolien et (indirectement) en tokharien.

En conclusion, malgré son aspect banal, la glose *pitpit Osce quicquid* transmise par Paul Diacre se révèle d'une richesse insoupçonnée. Cette glose, qui a fait le bonheur d'un Jacob Balde, qui a introduit *pitpit* dans sa poésie savante, est certainement fondée sur un témoignage dialectal correct (de nature littéraire ou non) dont Verrius Flaccus a eu connaissance. Son étude a permis de révoquer en doute plusieurs idées reçues concernant les pronoms indéfinis osques. La forme extérieure du redoublement dans *pitpit* pourrait être trompeuse, car le second élément de *pitpit* pourrait s'analyser comme la particule issue du pronom *\*k<sup>w</sup>id* figé. Autrement dit, contrairement à *quidquid* dont le masculin était *quisquis* (avec deux éléments fléchis), *pitpit* devait être associé à un masculin reflété dans l'épigraphie osque non pas par *pis.pis*, mais par  $\pi\sigma\pi\tau$ , *pispíd*, paradigme auquel se rattache également l'indéfini sud-picénien *pimpíh*.

## Abréviations

*CIL*: *Corpus Inscriptionum Latinarum* (depuis 1863).

*dfx*: Kropp, A. (2008), *Defixiones. Ein aktuelles Corpus lateinischer Fluchtafeln*. Speyer: Kartoffeldruck-Verlag Kai Brodersen.

*IMIt*: Crawford, M. H. (2011). *Imagines Italicae*. London: Institute of Classical Studies.

*MLV*: Lejeune, M. (1974). *Manuel de la langue vénète*. Heidelberg: Winter.

*ST*: Rix, H. (2002). *Sabellische Texte*. Heidelberg: Winter.

*Ve*: Vetter, E. (1953). *Handbuch der italischen Dialekte*. Heidelberg: Winter.

## Sources

Balde, J. (Ed.). (1647). *Poesis Osca sive Drama Georgicum*. Monachii: Wagner.

Balde, J. (Ed.). (1662). *De Eclipsi Solari Anno M.DC.LIV. Die XII. Augusti, In Europa, A pluribus spectata Tubo Optico: Nunc iterum a Jacobo Balde e Societate Jesu Tubo Satyrico perlustrata. Libri Duo*. Monachii: Wagner.

Beaujeu, J. (Ed.). (1980). *Correspondance* (Tome VII). Paris: Les Belles Lettres.

Beaujeu, J. (Ed.). (1983). *Correspondance* (Tome VIII). Paris: Les Belles Lettres.

Bornecque, H., & Rabaud, G. (Eds.). (1929). *Cicéron, Discours, Tome VI, Seconde action contre Verrès, Livre V. Les supplices*. Paris: Les Belles Lettres.

Ernout, A. (Ed.). (1957). *Plaute, Tome IV: Pseudolus – Rudens – Stichus*. Paris: Les Belles Lettres.

Ernout, A. (Ed.). (1970). *Plaute, Tome V: Mostellaria – Persa – Poenulus* (Troisième tirage revu et corrigé). Paris: Les Belles Lettres.

Ernout, A. (Ed.). (1989). *Plaute, Tome I: Amphitruo – Asinaria – Aulularia* (Neuvième tirage revu, corrigé et augmenté). Paris: Les Belles Lettres.

Fohlen, G., & Humbert, J. (Eds.). (1931). *Cicéron, Tusculanes. Tome II: III–V*. Paris: Les Belles Lettres.

Goelzer, H., & Bellessort, A. (Eds.). (1925). *Virgile, Énéide, livres I–VI*. Paris: Les Belles Lettres.

Goujard, R. (Ed.). (1975). *Caton, De l'agriculture*. Paris: Les Belles Lettres.

Guittard, C. (Ed.). (1998). *Plaute, Amphitruon. Chronologie, présentation, notes, dossier, bibliographie*. Paris: Flammarion.

Guittard, C. (Ed.). (2000). *Lucrèce, De la nature. Présentation, traduction et notes*. Paris: Imprimerie Nationale.

Jal, P. (Ed.). (1971). *Tite-Live, Histoire romaine. Tome XXXI: Livres XLI–XLI*. Paris: Les Belles Lettres.

Kany-Turpin, J. (Ed.). (2010). *Cicéron, Les Académiques, Academica*. Paris: GF-Flammarion.

Kent, R. G. (Ed.). (1951). *Varro, On the Latin Language. Books V–VII*. Cambridge – London: Harvard University Press.

La Ville de Mirmont, H. de, & Martha, J. (Eds.). (1925). *Cicéron, Discours. Tome IV: Seconde action contre Verrès. Livre troisième: le froment*. Paris: Les Belles Lettres.

Lindsay, W. M. (Ed.). (1913). *Sexti Pompei Festi De verborum significatu quae supersunt cum Pauli Epitome*. Leipzig: Teubner.

Rat, M. (Ed.). (1965). *Virgile, l'Énéide. Traduction, chronologie, introduction et notes*. Paris: GF-Flammarion.

## Bibliographie

- Aberson, M., & Wachter, R. (2010). Les „lois sacrées“ en Italie du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.: auteurs, formulations, applications. In L. Lamoine, C. Berrendonner, & M. Cébeillac-Gervasoni (Eds.), *La Praxis municipale dans l'Occident romain* (pp. 401–419). Clermont-Ferrand: Presses universitaires Blaise-Pascal.
- Barchiesi, M. (1962). *Nevio epico. Storia, interpretazione, edizione critica dei frammenti del primo epos latino*. Padova: CEDAM.
- Bardon, H. (1952). *La littérature latine inconnue. Tome I: l'époque républicaine*. Paris: Klincksieck.
- Beekes, R. S. P. (1982–1983). On Laryngeals and Pronouns. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 96, 200–232.
- Berenguer-Sánchez, J. A., & Luján, E. R. (2004). La nueva inscripción falisca de *Cavios Frenaios*. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 149, 213–222.
- Bertocchi, A., & Maraldi, M. (2008). Universal Quantifiers in Latin: Some Remarks on Ambiguity. In G. Viré (Ed.), *Autour du lexique latin. Communications faites lors du XIII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique latine, Bruxelles, 4 au 9 avril 2005* (pp. 9–21). Bruxelles: Latomus.
- Bertocchi, A., & Maraldi, M. (2015). Latin free-choice pronouns in relation to one another (and to other indefinites). *Journal of Latin Linguistics*, 14(2), 159–195.
- Bertocchi, A., Maraldi, M., & Orlandini, A. (2010). Quantification. In P. Baldi, & P. Cuzzolin (Eds.), *New Perspectives on Historical Latin Syntax 3. Constituent Syntax: Quantification, Numerals, Possession, Anaphora* (pp. 19–174). Berlin – New York: De Gruyter Mouton.
- Biville, F. (2013). Le latin et les langues italiques dans la tradition grammaticale latine. In J. L. García Ramón, D. Kölligan, P. Poccetti, & L. Wolberg (Eds.), *Sprachkontakt und Kulturkontakt im alten Italien: Onomastik und Lexikon. 10 Jahre nach Jürgen Untermanns Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen* (pp. 23–44). Roma – Pisa: Fabrizio Serra.
- Bonnard, H. (2001). *Les trois logiques de la grammaire française*. Bruxelles: Duculot.
- Bortolussi, B. (2010). Quelques *quelque(s)* en latin. In L. M. Tovená (Ed.), *Déterminants en diachronie et synchronie* (pp. 14–30). Paris: Projet ELICO Publications.
- Bortolussi, B. (2015). *Syntaxe des indéfinis latins. Quis, quisque, alius*. Paris: Presses de l'université de Paris-Sorbonne.
- Brandenstein, W., & Mayrhofer, M. (1964). *Handbuch des Altpersischen*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Buck, C. D. (1961). *The Greek Dialects. Grammar, Selected Inscriptions, Glossary*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Calboli, G. (1959). *Quisquis et quisque. Ciceroniana*, 2, 106–122.
- Calboli, G. (2010). La quantification et les textes juridiques latins. In M. Fruyt, & O. Spevak (Eds.), *La quantification en latin* (pp. 157–170). Paris: L'Harmattan.
- Cèbe, J.-P. (1966). *La caricature et la parodie dans le monde romain antique des origines à Juvénal*. Paris: De Boccard.
- Cels-Saint-Hilaire, J. (1985). Les *libertini*: des mots et des choses. *Dialogues d'histoire ancienne*, 11, 330–379.
- Coarelli, F. (1990). Roma, i Volsci e il Lazio antico. In F.-H. Massa-Pairault et al. (Eds.), *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V<sup>e</sup> siècle av. J.C. Actes de la table ronde de Rome, 19–21 novembre 1987* (pp. 135–154). Rome: École Française de Rome.

- Conway, R. S. (1897). *The Italic Dialects, edited with a grammar and glossary. Vol. 1: The records of Oscan, Umbrian and the minor dialects, including the Italic glosses in ancient writers, and the local and personal names of the dialectal areas.* Cambridge: Cambridge University Press.
- Courtney, E. (1995). *Musa Lapidaria. A Selection of Latin Verse Inscriptions.* Atlanta (Georgia): Scholars Press.
- Cowgill, W. (1960). Greek *ou* and Armenian *oč*. *Language*, 36, 347–350.
- Danielsson, O. A. (1896). Zur argivischen Bronzeinschrift der Sammlung Tyskiewicz. *Eranos*, 1, 28–37.
- Daviault, A. (1981). *Comœdia togata. Fragments.* Paris: Les Belles Lettres.
- Debrunner, A., & Wackernagel, J. (1930). *Altindische Grammatik. III. Band: Nominalflexion – Zahlwort – Pronomen.* Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht.
- Delbrück, B. (1893). *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen (Erster Theil).* Strassburg: Trübner.
- de Vaan, M. (2015). Reduplicated demonstratives in ancient Indo-European languages. *Transactions of the Philological Society*, 113(1), 38–52.
- Dobrovie-Sorin, C., & Beysade, C. (2004). *Définir les indéfinis.* Paris: CNRS Éditions.
- Dumézil, G. (1947). Séries étymologiques arméniennes. *Transactions of the Philological Society*, 46(1), 64–75.
- Dunkel, G. E. (2014). *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominalstämme. Band 2: Lexikon.* Heidelberg: Winter.
- Eichner, H. (1982). *Studien zu den indogermanischen Numeralia.* Habilitationsschrift Universität Regensburg.
- Eichner, H. (1988–1990). Reklameiamben aus Roms Königszeit. *Die Sprache*, 34, 207–238.
- Eichner, H. (1993). 1919 oder 1991? Zur Entwicklung der oskisch-umbrischen Studien nebst einer neuen Interpretation des Textes von Fonte Romito (Vetter Nr. 147). In H. Rix (Ed.), *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik, Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg* (pp. 46–94). Wiesbaden: Reichert.
- Eichner, H., & Frei-Stolba, R. (1989). Interessante Einzelobjekte aus dem Rätischen Museum Chur. I. Teil: Das oskische Sprachdenkmal VETTER Nr. 102. *Jahresbericht des Rätischen Museums Chur*, 67–119.
- Ernout, A. (1909). *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin.* Paris: Champion.
- Ernout, A., & Meillet, A. (2001). *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots.* Paris: Klincksieck.
- Ernout, A., & Thomas, F. (1953). *Syntaxe latine* (Deuxième édition). Paris: Klincksieck.
- Faller, S. (2005). Satirisches in Baldes *De eclipsi solari*. In G. Freyburger, & E. Lefèvre (Eds.), *Balde und die römische Satire, Balde et la satire romaine* (pp. 257–283). Tübingen: Narr.
- Flobert, P. (1995). Le latin des tablettes de Murécine (Pompéi). *Revue des Études Latines*, 73, 138–150.
- Forssman, B. (2006). Lateinisch *huiius* und *cuiius*. In R. Bombi, G. Cifoletti, & F. Fusco (Eds.), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani* (pp. 743–753). Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Fröhner, W. (1891). Inscriptions grecques archaïques de la collection du comte Michel Tyszkiewicz. *Revue Archéologique*, 18, 45–55.
- Gaffiot, F. (1930–1932). Relatifs et indéfinis. *Musée Belge*, 34, 161–168.

- Garnier, R. (2014). Italiqne commuñ \*né=χe=ájud ‚jamais de la vie‘. *Wékʷos*, 1, 93–109.
- Gippert, J. (2004). Ein Problem der indogermanischen Pronominalflexion. In A. Hyllested, A. R. Jørgensen, J. H. Larsson, & Th. Olander (Eds.), *Per Aspera ad Asteriscos. Studia Indogermanica in honorem J. E. Rasmussen sexagenarii Idibus Martiis anno MMIV* (pp. 155–165). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Gonda, J. (1949). The functions of word duplication in Indonesian languages. *Lingua*, 2, 170–197.
- Gonda, J. (1954–1955). Notes on the Indo-European *kʷi-* and *kʷo-* pronouns. *Lingua*, 4, 241–285.
- Grandazzi, A. (1991). Les mots et les choses: la composition du *De Verborum Significatu* de Verrius Flaccus. *Revue des Études Latines*, 69, 101–123.
- Grandazzi, A. (1993). Intermortua iam et sepulta verba (Festus, 242 L): Les mots de la divination chez Verrius Flaccus. *Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 67, 55–73.
- Gualtieri, M., & Poccetti, P. (2001). Frammento di *tabula* bronzea con iscrizione osca dal pianoro centrale. In M. Gualtieri, & Fracchia, H. (Eds.), *Roccagloriosa II: L'oppidum lucano e il territorio* (pp. 187–275). Napoli: Centre Jean Bérard.
- Hackstein, O. (2001). Studien zur Grammatikalisierung in älteren indogermanischen Sprachen. *Historische Sprachforschung*, 114, 15–42.
- Hackstein, O. (2004a). Rhetorical questions and the grammaticalization of interrogative pronouns as conjunctions in Indo-European. In A. Hyllested, A. R. Jørgensen, J. H. Larsson, & Th. Olander (Eds.), *Per Aspera ad Asteriscos. Studia Indogermanica in honorem J. E. Rasmussen sexagenarii Idibus Martiis anno MMIV* (pp. 167–186). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Hackstein, O. (2004b). From discourse to syntax: the case of compound interrogatives in Indo-European and beyond. In K. Jones-Bley, M. E. Huld, A. Della Volpe, & M. Robbins Dexter (Eds.), *Proceedings of the 15th annual UCLA Indo-European conference, Los Angeles, November 7–8, 2003* (pp. 257–298). Washington, DC: Institute for the Study of Man.
- Hahn, A. E. (1933). Light from Hittite on Latin Indefinites. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 64, 28–40.
- Hainsworth, J. B. (1970). *Tituli ad dialectos Graecas illustrandas selecti. Fasciculus alter. Tituli Dorici et Ionici*. Leiden: Brill.
- Hajnal, I. (1993). Das oskische Cognomen *Pukalatúí*. In H. Rix (Ed.), *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik, Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg* (pp. 125–142). Wiesbaden: Reichert.
- Haspelmath, M. (1997). *Indefinite Pronouns*. Oxford: Clarendon Press.
- Haspelmath, M., & Ekkehard K. (1998). Concessive conditionals in the languages of Europe. In J. van der Auwera (Ed.), *Adverbial Constructions in the Languages of Europe* (pp. 563–640). Berlin – New York: Mouton de Gruyter.
- Havránek, B. (1980). *Etymologický slovník slovanských jazyků. Slova gramatická a zájmena. Svazek 2: Spojky, částice, zájmena a zájmenná adverbia*. Praha: Academia.
- Hermann, E. (1912). *Griechische Forschungen I: Die Nebensätze in den griechischen Dialektinschriften in Vergleich mit den Nebensätzen in der griechischen Literatur und die Gebildetensprache im Griechischen und Deutschen*. Leipzig: Teubner.
- Hettrich, H. (1988). *Untersuchungen zur Hypotaxe im Vedischen*. Berlin – New York: de Gruyter.
- Hoffmann, K., & Forssman, B. (2004). *Avestische Laut- und Flexionslehre* (2., durchgesehene und erweiterte Auflage). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.

- Hoffner, H. A., & Melchert, H. C. (2008). *A Grammar of the Hittite Language. Part I: Reference Grammar*. Winona Lake: Eisenbrauns.
- Hölkeskamp, K.-J. (1999). *Schiedsrichter, Gesetzgeber und Gesetzgebung im archaischen Griechenland*. Stuttgart: Steiner.
- Huggard, M. (2011). On *Wh*-(Non)-Movement and Internal Structures of the Hittite Preposed Relative Clause. In S. W. Jamison, H. C. Melchert, B. Vine, & A. Mercado (Eds.), *Proceedings of the 22nd Annual UCLA Indo-European Conference, Los Angeles, November 5th and 6th, 2010* (pp. 83–104). Bremen: Hempen.
- Hunink, V. (2011). *Glücklich ist dieser Ort! 1000 Graffiti aus Pompeji. Lateinisch/Deutsch*. Stuttgart: Reclam.
- Iovino, R. (2012). *La sintassi dei modificatori nominali in latino*. München: Lincom Europa.
- Janda, M. (1993). Die Inschrift des Helms von Canosa und der Buchstabe β des Südpikenischen. In H. Rix (Ed.), *Oskisch-Umbrisch. Texte und Grammatik, Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg* (pp. 147–154). Wiesbaden: Reichert.
- John, W. (1954). Quisque, Quisquis und Quicumque. *Glotta*, 33, 287–306.
- Kent, R. G. (1926). *The Textual Criticism of Inscriptions*. Philadelphia: Linguistic Society of America.
- Kimball, S. A. (1999). *Hittite Historical Phonology*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Klein, J. S. (1997). Indefinite pronouns, polarity, and related phenomena in Classical Armenian: A study based on the Old Armenian Gospels. *Transactions of the Philological Society*, 95(2), 189–245.
- Klein, J. S. (2006). *The Collected Writings of Warren Cowgill*. Ann Arbor – New York: Beech Stave Press.
- Klingenschmitt, G. (1982). *Das altarmenische Verbum*. Wiesbaden: Reichert.
- Kloekhorst, A. (2008). *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*. Leiden – Boston: Brill.
- Koerner, R., & Hallof, K. (1993). *Inchriftliche Gesetzestexte der frühen griechischen Polis. Aus dem Nachlaß von Reinhard Koerner*. Köln – Weimar – Wien: Böhlau.
- Kölligan, D. (2006). Armenian *o(v)*. *Oxford University Working Papers in Linguistics, Philology & Phonetics*, 11, 110–121.
- Lamberterie, C. de (1992). Introduction à l'arménien classique. *Lalies*, 10, 233–289.
- Lamberterie, C. de (2009). Chronique d'étymologie grecque n° 12, αὐτός. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 83, 285–325.
- Lamberterie, C. de (2013). Grec, phrygien, arménien: des anciens aux modernes. *Journal des Savants*, 2013(1), 3–69.
- Lamberterie, C. de (2014). Arménien *iwr* et *hiwr*, grec ἐταῖρος. Le “soi” et le “sien”, l’“hôte” et le “compagnon”. In A. Mardrossian, A. Ouzounian, & C. Zuckerman (Eds.), *Mélanges Jean-Pierre Mahé* (pp. 429–438). Paris: Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance.
- La Regina, A. (2000). Il trattato tra Abella e Nola per l'uso comune del santuario di Ercole et di un fondo adiacente. In R. Cappelli (Ed.), *Studi sull'Italia dei Sanniti* (pp. 214–222). Milano: Electa.
- La Regina, A. (2010). Il Guerriero di Capestrano e le iscrizioni paleosabelliche. In L. Franchi dell'Orto (Ed.), *Pinna Vestinorum e il popolo dei Vestini* (pp. 230–273). Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Lazzarini, M. L. (2004). Lamina plumbea iscritta da Petelia. *Mediterraneo Antico*, 7(2), 673–680.

- Lazzarini, M. L., & Poccetti, P. (2001). *Il mondo enotrio tra VI e V secolo a.C. Atti dei seminari napoletani (1996–1998). L'iscrizione paleoitaleica da Tortora*. Napoli: Loffredo.
- Lecoq, P. (1997). *Les inscriptions de la Perse achéménide. Traduit du vieux perse, de l'élamite, du babylonien et de l'araméen*. Paris: Gallimard.
- Lehmann, C. 1984. *Der Relativsatz. Typologie seiner Strukturen, Theorie seiner Funktionen, Compendium seiner Grammatik*. Tübingen: Narr.
- Lejeune, M. (1970). Phonologie osque et graphie grecque. *Revue des Études Anciennes*, 72, 271–316.
- Lejeune, M. (1972). Phonologie osque et graphie grecque, II. *Revue des Études Anciennes*, 74, 5–13.
- Lejeune, M. (1990). *Méfritis d'après les dédicaces lucaniennes de Rossano di Vaglio*. Louvain-la-Neuve: Peeters.
- Leo, F. (1913). *Geschichte der römischen Literatur. Erster Band. Die archaische Literatur*. Berlin: Weidmann.
- Leonhardt, J. (1987). Philologie in Baldes *Drama Georgicum*. In S. Neumeister, & C. Wiedemann (Eds.), *Res Publica Litteraria. Die Institutionen der Gelehrsamkeit in der frühen Neuzeit* (pp. 475–484). Wiesbaden: Harrassowitz.
- Leumann, M. (1977). *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München: C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Lhommé, M.-K. (2001). Le *De uerborum significatione*, de Verrius Flaccus aux *Glossaria Latina* de Lindsay: éditions de lacunes, lacunes des éditions. *Živa Antika*, 51, 39–62.
- Lhommé, M.-K. (2011). Trois auteurs, trois lexiques, trois visions de Rome. Verrius Flaccus, Pompeius Festus et Paul Diacre. In M. Mahé-Simon (Ed.), *Identités Romaines* (pp. 129–143). Paris: Éditions Rue d'Ulm.
- Lindsay, W. M. (1907). *Syntax of Plautus*. Oxford: Parker.
- Lipp, R. (2009). *Die indogermanischen und einzelsprachlichen Palatale im Indoiranischen. Band I, Neurekonstruktion, Nuristan-Sprachen, Genese der indoarischen Retroflexe, Indoarisch von Mitanni*. Heidelberg: Winter.
- Macdonell, A. A. (2010). *A Vedic Grammar for Students*. Reprint. Delhi: Motilal Banarsidass Publishers.
- Machajdíková, B. (2012). *Tusce dicitur Festo teste*. Les mots présentés comme étrusques chez Verrius Flaccus et ses abrégiateurs (Festus, Paul Diacre). *Graecolatina et Orientalia*, 33–34, 5–32.
- Machajdíková, B. (2013). *Sollum Osce totum et solidum significat*. Úloha Festových glos v poznání latinskej a italickej lexiky a jeho prínos k problematike “Saussurovho efektu”. *Sambucus*, 9, 26–42.
- Machajdíková, B. (2014a). Podivuhodný prípad sľubu *ver sacrum* v Ríme. Poznámky k pasáži u Lívia (22, 10, 1–6). *Sambucus*, 10, 49–57.
- Machajdíková, B. (2014b). Tvary *pīpatio* (Paulus ex Festo), *pīpare* (Lucilius) a ich derivačná báza / pīp-/ . *Zprávy Jednoty klasických filologů (Auriga)*, 56(2), 5–22.
- Machajdíková, B. (2014c). L'or (*aurum*), l'argent (*argentum*) et l'orichalque (*aurichalcum*). Étude lexicale de trois désignations latines de métaux précieux. *Graecolatina et Orientalia*, 35–36, 33–66.
- Machajdíková, B. (2014d). *Pitora*, un prétendu numéral osque chez les abrégiateurs de Verrius Flaccus. *Eruditio Antiqua, Revue électronique de l'érudition gréco-latine*, 6, 119–130. (Retrieved from <http://www.eruditio-antiqua.mom.fr/>).
- Mahé-Simon, M. (2008). Les Samnites existent-ils encore à l'époque d'Auguste? In G. Urso (Ed.), *Patria diversis gentibus una? Unità politica e identità etnica nell'Italia antica. Atti del convegno internazionale, Cividale del Friuli, 20–22 settembre 2007* (pp. 73–87). Pisa: ETS.

- Malzahn, M. (2004). 3:3, 5:1, or 4:2? On the Ablaut of the Root Aorist in Greek and Indo-European. *Historische Sprachforschung*, 117, 50–75.
- Mancini, M. (2006). Osco *aflukad* nella defixio Vetter 6. In D. Caiazza (Ed.), *Samnitice loqui. Studi in onore di Aldo Prosdocimi per il premio I Sanniti, Parte prima* (pp. 73–90). Piedimonte Matese: Arti Grafiche Grillo.
- Maraldi, M. (2002). Free-choice quantification and concession in Latin. In D. Shalev, & L. Savicki (Eds.), *Donum Grammaticum: Studies in Latin and Celtic Linguistics in Honour of Hannah Rosén* (pp. 109–124). Bologna: CLUEB.
- Marinetti, A. (1985). *Le iscrizioni sudpicene, I: Testi*. Florence: Olschki.
- Martin, F. (2005). Les indéfinis spécifiques un certain N et un N bien précis. *Travaux de linguistique*, 50(1), 151–168.
- Martirosyan, H. (2010). *Etymological Dictionary of the Armenian Inherited Lexicon*. Leiden – Boston: Brill.
- Martzloff, V. (2006). *Les thèmes de présent en yod dans l'épigraphie italique et en latin archaïque*. Diss. Université Lumière-Lyon II.
- Martzloff, V. (2009). Questions d'exégèse picénienne. In F. Biville, & I. Boehm (Eds.), *Autour de Michel Lejeune. Actes des journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon II, 2–3 février 2006* (pp. 359–378). Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- Martzloff, V. (2010). Altlat.-altfalisk. Akk. *mēd* als möglicher Reflex einer Interaktion hoher und niederer Phonostile. In P. Anreiter, & M. Kienpointner (Eds.), *Latin Linguistics Today, Akten des 15. Internationalen Kolloquiums zur Lateinischen Linguistik, Innsbruck, 4.–9. April 2009* (pp. 31–44). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Martzloff, V. (2011a). Spuren des Gerundivsuffixes im Südpikenischen: *qdufeniúi* (Penna S. Andrea), *amcenās* (Belmonte). In G. Rocca (Ed.), *Atti del Convegno Internazionale "Le lingue dell'Italia antica: Iscrizioni, testi, grammatica". In memoriam Helmut Rix (1926–2004)* (pp. 209–231). Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Martzloff, V. (2011b). Les marques casuelles dans les documents paléo-sabelliques et la morphologie du génitif pluriel sud-picénien. In M. Fruyt, M. Mazoyer, & D. Pardee (Eds.), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe, Acts of the International Colloquium Variations, concurrence et évolution des cas dans divers domaines linguistiques, Paris, 2–4 April 2007* (pp. 189–215). Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago.
- Martzloff, V. (2012a). Sens et registre de l'adverbe latin *obiter* à la lumière d'un correspondant sabellique. In F. Biville, M.-K. Lhommé, & D. Vallat (Eds.), *Latin Vulgaire – Latin tardif IX, Actes du IXe colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon, 2–6 septembre 2009* (pp. 609–618). Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- Martzloff, V. (2012b). Sur la polymorphie du préfixe latin *con-* / *co-*. In A. Christol, & O. Spevak (Eds.), *Les évolutions du latin* (pp. 67–103). Paris: L'Harmattan.
- Martzloff, V. (2014a). Some remarks on the prehistory of *omnis* and other Latin pronouns and adjectives meaning 'all' or 'whole'. *Journal of Latin Linguistics*, 13(2), 211–241.
- Martzloff, V. (2014b). Angelo Mercado, *Italic Verse* (Rev.). *Wékos*, 1, 234–242.
- Martzloff, V. (2015). Die Übernahme epigraphischer Formeln in die südpikenischen Dokumente am Beispiel der Inschrift von Capestrano. Zwischen Übersetzung und Adaptation an die paläo-sabellische Dichtersprache. In J. L. García Ramón, D. Kölligan, & L. Wolberg (Eds.),

- Strategies of Translation: Language Contact and Poetic Language. Akten des Workshops Köln, 17.–18. Dezember 2010* (pp. 35–59). Rome – Pise: Fabrizio Serra.
- Mayrhofer, M. (1992). *Etymologisches Wörterbuch des Altindoirischen* (I. Band). Heidelberg: Winter.
- Meillet, A. (1890). Notes de phonétique. *Mémoires de la Société de Linguistique*, 7, 161–165.
- Meillet, A. (1934). *Le slave commun* (Seconde édition revue et augmentée). Paris: Champion.
- Meillet, A. (1977). *Études de linguistique et de philologie arméniennes II*. Louvain: Imprimerie orientale.
- Meiser, G. (1986). *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Meiser, G. (1987). Pälignisch, Latein, Südpikenisch. *Glotta*, 65, 104–125.
- Mellet, S. (1994). À propos de quelques indéfinis latins. Classes d'occurrences et construction référentielle. *Faits de langue*, 4, 49–56.
- Mercado, A. (2012). *Italic Verse. A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellic*. Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Meringer, R. (1907). Wörter und Sachen V. *Indogermanische Forschungen*, 21, 277–314.
- Michel, C. (1900). *Recueil d'inscriptions grecques*. Bruxelles: Lamertin.
- Morandi, A. (1983). Tra Epigrafia e Topografia. Nota su Aequi e Superaequani. *Archeologia Classica*, 35, 219–227.
- Mottausch, K.-H. (2011). „Satemisierung“ im Luwo-Lykyischen? *Historische Sprachforschung*, 124, 66–83.
- Murano, F. (2013). *Le tabellae defixionum osche*. Pisa – Roma: Fabrizio Serra.
- Neumann, G. (1981). Die altphrygische Inschrift von Firanlar Köyü. *Kadmos*, 20, 143–149.
- Niedermann, M. (1918). *Essais d'étymologie et de critique verbale latines*. Neuchâtel: Attinger.
- Nussbaum, A. (1976). Umbrian *písher*. *Glotta*, 54, 241–253.
- Oettinger, N. (1983). Altavestisch *yas...cišcā* 'jeder, der'. *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 42, 177–186.
- Orlandini, A., & Poccetti, P. (2011). La prise en charge par le locuteur dans l'expression de la disjonction en latin et dans les langues de l'Italie ancienne. In P. Dendale, & D. Coltier (Eds.), *La prise en charge énonciative. Études théoriques et empiriques* (pp. 229–246). Bruxelles: De Boeck – Ducolot.
- Petersmann, H., & Petersmann, A. (1991). *Die römische Literatur in Text und Darstellung, Republikanische Zeit I: Poesie*. Stuttgart: Reclam.
- Pinault, G.-J. (1997). Sur l'assemblage des phrases („Satzgefüge“) en tokharien. In E. Crespo, & J. L. García Ramón (Eds.), *Berthold Delbrück y la syntaxis indoeuropea hoy. Actas del Coloquio de la Indogermanische Gesellschaft, Madrid, sept. 1994* (pp. 449–500). Madrid: Ediciones de la UAM – Wiesbaden: Reichert.
- Pinault, G.-J. (2008). *Chrestomathie tokharienne*. Leuven – Paris: Peeters.
- Pinault, G.-J. (2010). On the *r*-Endings of the Tocharian Middle. In R. Kim, N. Oettinger, E. Rieken, & M. Weiss (Eds.), *Ex Anatolia Lux, Anatolian and Indo-European studies in honor of H. Craig Melchert on the occasion of his sixty-fifth birthday* (pp. 285–295). Ann Arbor – New York: Beech Stave Press.
- Pisani, V., & Milani, C. (1973). *Manuale storico della lingua greca, Seconda edizione*. Brescia: Paideia.
- Poccetti, P. (1990). Due derivati da termini di parentela nell'Italia antica: osco *pukalatiú*, lat. *patratus*. In D. Poli (Ed.), *Episteme in ricordo di Giorgio Raimondo Cardona* (pp. 145–170). Roma: Herder.
- Poccetti, P. (2003). Il plurilinguismo nelle Satire di Lucilio e le selve dell'interpretazione: gli elementi italici nei frammenti 581 e 1318M. In R. Oniga (Ed.), *Il plurilinguismo nella tradizione letteraria latina* (pp. 63–89). Rome: Il Calamo.

- Pocetti, P. (2008). Convergences et divergences entre les langues de l'Italie ancienne dans l'expression des adverbes. In M. Fruyt, & S. Van Laer (Eds.), *Adverbes et évolution linguistique* (pp. 27–46). Paris: L'Harmattan.
- Pocetti, P. (2009). Osque *herilim pīm*, latin (*h*)*erilem quem*: autour d'une nouvelle inscription osque. *Revue des Études Latines*, 87, 41–52.
- Poultney, J. W. (1959). *The Bronze Tables of Iguvium*. Baltimore: American Philological Association.
- Probert, P. (2015). *Early Greek Relative Clauses*. Oxford: Oxford University Press.
- Prodocimi, A. L. (1996). La tavola di Agnone. Una interpretazione. In L. Del Tutto Palma (Ed.), *La Tavola di Agnone nel contesto italico, Convegno di Studio, Agnone, 13–15 aprile 1994* (435–630). Florence: Olschki.
- Puhvel, J. (1997). *Hittite Etymological Dictionary. Vol. 4: Words beginning with k*. Berlin – New York: Mouton de Gruyter.
- Rasmussen, J. E. (1999). *Selected Papers on Indo-European Linguistics. With a Section on Comparative Eskimo Linguistics* (Part. 1). Copenhagen: Museum Tusulanum Press.
- Reinach, T. (1891). Inscription archaïque d'Argos. *Revue des Études Grecques*, 4, 171–173.
- Rix, H. (1976). Umbrisch ene ... kupifiaia. *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 34, 151–164.
- Rix, H. (1996). Il testo paleoumbro di Poggio Sommavilla. *Studi Etruschi*, 61, 233–246.
- Rix, H. (2000). Oskisch *brateis bratom*, lateinisch *grates*. In A. Hintze, & E. Tichy (Eds.), *Anusantatyai. Festschrift für Johanna Narten* (pp. 207–229). Dettelbach: Röhl.
- Rix, H. (2002). *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg: Winter.
- Robert, C. (1889). Su di una iscrizione greca arcaica in bronzo. *Monumenti Antichi della Reale Accademia de Lincei*, 1, 593–600.
- Schmidt, G. (1978). *Stamm- und Flexion der indogermanischen Personalpronomina*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Schwyzler, E. (1923). *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora* ('*Delectus inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium*' quem primum atque iterum ediderat Paulus Cauer editio tertia renovata). Lipsiae: in aedibus S. Hirzelii.
- Schwyzler, E. (1968). *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik. Erster Band, Allgemeiner Teil, Lautlehre, Wortbildung. Flexion* (Vierte, unveränderte Auflage). München: Beck.
- Sihler, A. (1995). *New Comparative Grammar of Greek and Latin*. New York – Oxford: Oxford University Press.
- Sonny, A. (1900). Quisquis = quisque. *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 11, 98.
- Stefanelli, R. (2012). L'iscrizione di *Duenos* (CIL I<sup>2</sup> 4): Una proposta di lettura per la seconda sezione del testo. *Archivio Glottologico Italiano*, 47, 205–235.
- Steinbauer, D. H. (1989). *Etymologische Untersuchungen zu den bei Plautus belegten Verben der lateinischen ersten Konjugation. Unter besonderer Berücksichtigung der Denominative. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Universität Regensburg*. Altendorf b. Bamberg: Gräbner.
- Suárez Martínez, P. M. (2012). *Catégories grammaticales, systèmes grammaticaux et autres questions de linguistique latine*. Hildesheim – Zürich – New York: Olms.
- Tedesco, P. (1945). Persian *čiz* and Sanskrit *kím*. *Language*, 21, 128–141.
- Thurneysen, R. (1899). Inschriftliches. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 35, 193–226.

- Tischler, J. (1983). *Hethitisches etymologisches Glossar* (Lieferung 4). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Touratier, C. (1994). *Syntaxe latine*. Louvain-la-Neuve: Peeters.
- Untermann, J. (2000). *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*. Heidelberg: Winter.
- Urbanová, D. (2014). *Latinské proklínací tabulky na území římského impéria*. Brno: Host.
- Urbanová, D., & Blažek, V. (2008). *Národy starověké Itálie, jejich jazyky a písmo*. Brno: Host.
- Väänänen, V. (1981). *Introduction au latin vulgaire* (Troisième édition). Paris: Klincksieck.
- Van den Hout, T. (2011). *The Elements of Hittite*. Cambridge – New York – Melbourne: Cambridge University Press.
- Varone, A. (2002). *Erotica pompeiana. Love inscriptions on the walls of Pompeii*. Roma: L'Erma di Bretschneider.
- Vetter, E. (1953). *Handbuch der italischen Dialekte*. Heidelberg: Winter.
- Vine, B. (2012). Lateinische Etymologie. *Kratylos*, 57, 1–40.
- Viredaz, R. (2001–2002). Sur le traitement arménien des sonantes voyelles. In A. Donabédian, & A. Ouzounian (Eds.), *Actes du Sixième Colloque international de Linguistique arménienne. INALCO – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 5–9 juillet 1999* (pp. 24–36). Paris: Publications Langues'O.
- Vollgraaf, G. (1930). Ad titulos Argivos. *Mnemosyne*, 58, 20–40.
- Von Planta, R. (1897). *Grammatik der Oskisch-Umbrischen Dialekte, Zweiter Band: Formenlehre, Syntax, Sammlung der Inschriften und Glossen, Anhang, Glossar*. Strassburg: Trübner.
- Wachter, R. (1998). Hinweise auf „Oral Poetry“ im vulgärlateinischen Kontext der pompejanischen Wandinschriften. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 121, 73–89.
- Wachter, R. (2013). Die Entstehung der lateinischen Orthographie im 3. bis 1. Jh. v. Chr. In F. Biddau (Ed.), *Die geheimen Mächte hinter der Rechtschreibung, L'ortografia e i suoi poteri forti. Erfahrungen im Vergleich, Esperienze a confronto. Akten der internationalen Tagung (Mainz, 28.–29.02.2012), Atti del convegno internazionale (Magonza, 28–29 febbraio 2012)* (pp. 13–20). Frankfurt: Peter Lang.
- Wallace, R. E. (2005a). *An introduction to wall inscriptions from Pompeii and Herculaneum*. Wauconda: Bolchazy-Carducci Publishers.
- Wallace, R. E. (2005b). A Faliscan Inscription in the Michael and Judy Steinhard Collection. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 153, 175–182.
- Wallace, R. E. (2007). *The Sabellic Languages of Ancient Italy*. München: Lincom Europa.
- Warmington, E. H. (1936). *Remains of Old Latin. II. Livius Andronicus, Naevius, Pacuvius and Accius*. London: Heinemann – Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- Weber, V., Varone, A., Marchionni, R., & Keparťová J. (2011). *Inscriptiones parietariae Pompeianae, Supplementi pars quarta, fasciculus primus ad titulos pictos spectans (Corpus Inscriptionum Latinarum, voluminis quarti supplementum, partis quartae fasciculus primus)*. Berlin – Boston: De Gruyter.
- Weiss, M. (1998). On Some Problems of Final Syllables in South Picene. In J. H. Jasanoff, H. C. Melchert, & L. Oliver (Eds.), *Mír Curad. Studies in Honor of Calvert Watkins* (pp. 703–715). Innsbruck: Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft.
- Weiss, M. (2009). Umbrian erus. In K. Yoshida, & B. Vine (Eds.), *East and West, Papers in Indo-European Studies* (pp. 241–264). Bremen: Hempen.
- Weiss, M. (2010). *Language and Ritual in Sabellic Italy*. Leiden – Boston: Brill.
- Wölfflin, E. von (1882). Die Geminatio im Lateinischen. *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1, 422–491.

Zvetaieff, I. (1878). *Sylloge inscriptionum Oscarum ad archetyporum et librorum fidem. Pars posterior tabulas continens*. Lipsiae: Brockhaus.

---

**Mgr. Barbora Machajdíková, Ph.D.** / machajdikova.b@gmail.com

Katedra klasickej a semitskej filológie  
Univerzita Komenského v Bratislave, Filozofická fakulta  
Gondova 2, 814 99 Bratislava, Slovensko

**Vincent Martzloff** / martzloffvincent@gmail.com

Institute of Latin Studies  
Paris-Sorbonne University  
1, rue Victor Cousin, 75005 Paris, France